

Le château de *Najac* est d'un aspect grandiose, avec ses hautes tours et ses courtines dressées au sommet d'une vraie montagne dont les pentes abruptes sont couvertes de bois. C'est ainsi que se présente la forteresse du côté du nord ; mais le train court, et à peine a-t-on pu saluer d'un cri d'enthousiasme ce merveilleux tableau, qu'il nous est dérobé par l'obscurité d'un tunnel percé à 500 ou 600 pieds au-dessous des remparts ; on en ressort bien vite, et l'on a sous les yeux le flanc méridional de la forteresse, qu'accompagne cette fois une petite ville groupée sous ses murailles du côté du soleil.

Là, des cultures variées, des jardins en terrasses, conquis sur les rochers par l'industrielle activité des habitants, forment, depuis l'Aveyron, qui coule au pied de la montagne, comme une suite de degrés irréguliers qui montent jusqu'au château. Le coup d'œil est moins surprenant qu'au nord ; mais le paysage offre plus d'animation et de vie.

Najac appartenait aux comtes de Toulouse ; le château fut bâti en 1100 par Bertrand, ruiné par les Albigeois, et relevé en 1250 par Alphonse de France ; il avait coûté plus de 1,600 livres tournois.

En 1255, Alphonse octroya une charte aux habitants de Najac ; mais en 1258, ceux-ci furent condamnés à bâtir une église de 28 brasses de longueur ; celle-ci coûta 31,000 sous de Cahors, dont Béranger Cornet, maçon, donna quittance aux consuls, en 1269.

En 1271, Najac revint au domaine de la couronne ; pris et repris pendant la guerre des Anglais, cette forteresse fut toujours regardée à bon droit comme la clef du Rouergue.

Sous Louis XIV, les paysans s'insurgèrent contre une augmentation de taille, et sous le nom de *croquans*, tinrent en échec les troupes du roi ; pendant quelque temps Najac fut en leur pouvoir, mais ils furent battus devant Villefranche et leurs chefs exécutés à Najac même.

Najac mérite donc une visite toute particulière et le touriste sera amplement récompensé de la fatigue qu'aurait pu lui causer l'ascension au château ; je recommande de suivre l'itinéraire suivant : Après avoir franchi un vieux pont au sortir de la gare, tournez à droite pour prendre la rampe des voitures, et ne vous engagez pas dans le sentier de gauche, beaucoup plus court, mais qui ne vous donnerait pas la moindre idée de la configuration de cette presqu'île entourée par l'Aveyron et si majestueusement couronnée par le château.

Voici d'abord l'église, du XIII^e siècle, comme nous l'avons indiqué, avec son curieux baptistère, ses longues fenêtres murées, et ses étroites ouvertures percées après coup dans la maçonnerie élevée qui bouche les fenêtres.

A l'intérieur une grille en fer forgé, d'un dessin gracieux, entoure le chœur, et la sacristie renferme une élégante croix processionnelle en filigranes dorés de la meilleure époque byzantine. La croix de Najac est l'orgueil des habitants du village, et ils lui attribuent une haute puissance protectrice.

Au-delà de l'église, la route s'élève lentement sur le flanc de la montagne et gagne peu à peu le niveau de la longue rangée de maisons qui font suite à l'église ; on croirait aborder une ville importante ; mais l'illusion cesse quand, après avoir tourné brusquement à gauche, la route vous conduit sur la grande place de Najac, point excellent pour se rendre compte de la configuration du village et de celle du château.

Cette place, longue de plus de 200 mètres et large de 50, est bordée de chaque côté de vieilles maisons aux formes bizarres, et presque toujours séparées les unes des autres par des ruelles d'un pied à peine de large.

Celles du levant sont toutes supportées sur des pilotis en pierre, et il règne ainsi de ce côté une sorte de galerie couverte ; à l'extrémité sud du plateau, la montagne s'abaisse rapidement, en même temps que les bords du plateau se rapprochent, et bientôt c'est à grand peine s'il reste une place suffisante pour donner place à l'unique rue de Najac et aux deux rangées de maisons qui la bordent dans toute son étendue. Ici, comme sur la place, la mode nouvelle a fait peu de conquêtes, et presque toutes ces constructions conservent leurs vieilles livrées et cette riche couleur si chère au paysagiste ; dans le fond, et isolé sur un mamelon, se dresse le château. Rien de merveilleux comme ce tableau, alors surtout que vers le milieu du jour, le soleil éclairant vivement l'un des côtés de la rue, laisse l'autre dans l'ombre, et que la masse imposante du château, noyée dans un flot de lumière, paraît protéger de sa masse puissante les déviles et chétives habitations groupées autour de lui.

Vers le milieu de la rue, une fontaine ancienne distribue l'eau d'une source amenée de fort loin ; elle consiste en un vaste bassin de grès, orné de colonnettes ; une inscription, illisible aujourd'hui, ferait remonter cette construction au XIII^e siècle.

La rue cesse bientôt ; une échancrure de la montagne termine brusquement la rue du village et isole le château. Pour y arriver, il faut tourner à gauche et suivre une rue, autrefois chemin couvert défendu par trois portes successives.

Nous voici enfin au pied des murailles de la première enceinte, et une porte étroite nous permet d'arriver au mur de la forteresse.

Le plan du château de Najac est simple et presque régulier : c'est un carré long, flanqué au nord de trois tours rondes, et au midi de deux autres de même forme ; seulement, la tour située à l'angle du sud-est, beaucoup plus grosse et plus élevée que les autres, servait de donjon, et à l'angle sud-ouest elle est remplacée par une tour carrée. Toutes ces tours ont des voûtes à nervures parfaitement exécutées, ainsi que le reste de la construction, qui se ressent de sa noble origine et qui n'est pas sans rapports avec la Bastille.

Du haut du donjon, la vue est saisissante : de tous côtés des pentes abruptes descendent jusqu'aux bords de l'Aveyron, du côté du village ; seulement un étroit promontoire relie le massif du château à la montagne ; au sud, le village, uniquement composé d'une longue rue, occupe la crête de la montagne, tandis qu'au nord, une vaste enceinte de montagnes rougeâtres entoure le château d'une vaste ceinture.

L'on peut arriver à Najac de différents côtés : par la vallée, en suivant la voie ferrée ; au sud, par la route de Villefranche ; au nord, par Mazetrolles ; et c'est par cette dernière route qu'il conviendrait de venir à Najac tout d'abord. Du haut de cet amphithéâtre de montagnes, Najac semble dominer tout le pays, et là on se rend parfaitement compte de son importance comme clef du Rouergue.

Pour arriver à la station suivante, celle de Monteils, à peine éloignée de 6 kilomètres, il nous faudra traverser 9 tunnels et franchir l'Aveyron sur 9 ponts. La gorge dans laquelle coule la rivière se rétrécit de plus en plus, elle décrit mille sinuosités ; aussi l'on a peine à comprendre que jamais ingénieur ait osé faire passer une voie ferrée au milieu d'une région aussi tourmentée.

Malgré cela, les travaux de Najac à Monteils ont été exécutés en cinq ans et sans qu'aucun accident soit venu en interrompre la marche.

Monteils avait jadis une certaine importance par ses exploitations minières ; à peu près toutes sont abandonnées maintenant. Sur la rive gauche, on peut apercevoir de la voie le village de Sauvenza, établi sur un vaste plateau granitique. Son ancien château appartenait aux seigneurs de Monlhon. Il reste encore une grande partie de cette ancienne demeure ; la façade principale regarde à l'ouest : elle est flanquée de deux grosses tours rondes ; l'une d'elles porte cette devise gravée par Jean de Monlhon en 1575, lors de la construction du château : *Dieu est ma haute tour et forteresse*.

Les ligueurs s'étaient emparé du château de Sauvenza ; mais ils en furent délogés par le baron de Bournazel.

Mais déjà, la vallée s'est élargie, les montagnes deviennent moins abruptes, et nous voici dans la plaine de Villefranche. Chemin faisant, nous pouvons visiter le château des Anglais. Rien de plus accidenté que le sentier qui mène des bords de l'Aveyron dans une gorge étroite et profonde, jusqu'aux ruines de ce manoir, dont l'épaisseur des murailles dit assez quelle était autrefois l'importance.

Au-delà, nous apercevons enfin Villefranche.

Villefranche, bâtie par Alphonse, comte de Poitiers et frère de Saint-Louis, appartient à cette grande famille des bastides élevées dans le midi de la France au XIII^e siècle, et dont nous avons déjà rencontré



Gare de Villefranche.

quelques-unes dans la plaine de la Garonne. Ces villes, au cachet tout particulier, réhabilitent glorieusement les ingénieurs du moyen-âge du reproche d'irrégularité systématique qu'on leur adresse souvent.

Quatre rues principales tirées au cordeau se coupent à angle droit et ménagent, à leur intersection, une large place bordée de galeries couvertes.

A un des angles se dresse le clocher de la cathédrale : L'église Notre-Dame, commencée en 1260, fut construite avec une extrême lenteur ; car elle ne fut terminée qu'à la fin du XVI^e siècle : l'énorme tour du clocher ne reçut sa plus haute voûte qu'en 1581, et faute d'argent, elle ne fut pas élevée plus haut.

Le clocher à sa base sert de porche à l'église; il est flanqué de quatre contreforts puissants décorés de clochetons.

La porte est formée d'une suite d'arcs concentriques et décroissants; elle est séparée par deux piliers, qui constituent ainsi deux entrées, symbolisant peut-être la voie des bons à droite, à gauche celle des méchants.

Le portail est du XV^e siècle, et il se fait remarquer par ses nervures prismatiques finement travaillées.

A l'intérieur de l'église, les stalles du chœur méritent quelque attention. Deux rangs de stalles offrent des panneaux richement décorés, et particulièrement une galerie saillante où brille le style ogival flamboyant dans toute sa fantaisie. Des flammes entourent des quatre-feuilles, des trèfles lancéolés, etc. Les miséricordes des stalles sont fort ogivales et sont parfois peu révérencieuses: des moines grimaçant sous leur capuchon, ont, l'un un museau de renard ou de lapin, l'autre une gueule de chien ou le groin d'un porc.

La violence à main armée a, plus d'une fois, franchi le seuil de l'église Notre-Dame. Elle fut pillée en 1448, à propos de l'installation du chapitre collégial. Deux ans après, les esprits n'étaient pas encore calmés, et l'archiprêtre Astorg de Firminhas, défendant au chapitre de percevoir la dîme des fruits, occasionna un soulèvement populaire. Ses partisans envahirent l'église un dimanche, pendant les offices, et commirent toutes sortes d'abominations; ayant apporté du pain, du vin, du gras-double et des pieds de mouton, ils firent ripaille au milieu du chœur.

En 1451, le parlement de Toulouse rendit un arrêt contre les profanateurs, et les désigna sous le nom de *mange-tripes de Villefranche*.

Sous la Révolution, l'église fut pillée et enfin incendiée.

Villefranche possède encore de ravissantes maisons du XV^e et du XVI^e siècle: l'une, sur la place, à trois étages de fenêtres géminées; l'autre, sur la place également, mais sous les arcades, se développe avec une jolie petite tour supportée par une coquille, deux balcons, des têtes en saillie, des galeries à caissons agrémentés de feuillages, un élégant escalier et une mirande. Une porte extérieure est très finement sculptée et surmontée d'un amour, tandis qu'une porte intérieure représente un cep de vigne avec des pampres d'un puissant relief.

Mais Villefranche est fière, à juste titre, d'un édifice gothique construit de 1451 à 1458: la Chartreuse. A la Révolution, ces magnifiques constructions, situées tout à côté de la gare, devinrent la propriété de la ville et furent transformées en hôpital.

L'église, à une seule nef terminée par une abside à cinq pans, est sur-

montée par une élégante coupole. Les stalles du chœur et les vitraux sont dignes d'attention.

Le grand cloître, d'une extrême simplicité, sert aujourd'hui de promenoir aux malades ; tout à côté de lui, le petit cloître, plus riche que le premier, est un véritable bijou. Les arceaux de la clé, d'où se détachent tantôt des feuilles d'acanthé, tantôt des arabesques ; les entrées des cellules voisines, surmontées de pampres et de grappes de raisins, sont d'une extrême délicatesse.

A côté des deux cloîtres, s'ouvre le réfectoire, vaste pièce voûtée qui se recommande par sa chaire ogivale, du travail le plus fin.

Les anciennes cellules des chartreux donnaient sur le grand cloître, et chaque logement des religieux comprenait deux pièces et un jardinet clos de murs élevés.

La plupart des dispositions anciennes ont fait place aujourd'hui à des installations modernes, et telles que le comporte un hôpital.

Commencée en 1451, la Chartreuse fut terminée en 1459. Sa fondation est due à la générosité de Vésian Valette, riche marchand de Villefranche, parti pour Rome en 1450, où il mourut. Sa veuve Catherine Garnière fit aussitôt construire la Chartreuse, où plus tard elle fut enterrée à côté de son mari ; leurs tombeaux se voient encore dans le chœur de l'église.

Non loin du faubourg Savignac, s'élève le château de *Graves*, construit en 1550 pour un consul de Villefranche, par Guillaume Lyssorgues, dit le sourd, que nous retrouverons encore au château de Bournazel.

Quatre corps de logis, flanqués de tours rondes, forment les côtés d'une cour intérieure ; à l'extérieur, une façade principale avec perron donnait sur un parc, converti aujourd'hui en jardins potagers. Tout l'édifice a été orné suivant l'ordre Toscan, et l'on aura surtout à remarquer deux bas-reliefs qui ornent le tympan des fenêtres de l'étage supérieur : l'un représente Lucrèce se donnant la mort ; l'autre, Tarquin jettant sur sa victime des regards de convoitise.

Pendant les guerres de religion, le château de Graves servit de refuge aux Calvinistes, qui s'y défendirent avec tant de bravoure, que les assiégeants leur offrirent de les laisser sortir sans armes, leur promettant la vie sauve. La capitulation fut acceptée ; mais, à peine étaient-ils sortis qu'on les massacra sans merci, dans un champ appelé encore dans le pays le *champ des Huguenots*. « Ceste foy ainsi faulsée, dit le chroniqueur, donna cours à ce proverbe : *foy de Graves*, contre ceux qui ne gardent leur foy. »

Triste temps de cruautés inouïes, où les deux partis n'avaient rien à se reprocher; car, à la *foy de Graves*, on peut opposer le collier d'oreilles de moines, tués de sa main, dont se parait le capitaine huguenot Briquemaut.

A dix kilomètres au-delà de Graves, on pourrait encore aller visiter l'ancienne abbaye de Locdieu, fondée au XII^e siècle dans un repaire de bandits, nommé *locus diaboli*, à laquelle on donna par opposition le nom de *locus dei*.

L'église du monastère, et le cloître qui rappelle celui de Villefranche, ne sont plus maintenant que parties peu importantes à côté des magnifiques constructions élevées par le propriétaire actuel.

A la sortie de la gare de Villefranche, la voie ferrée, laissant la vallée de l'Aveyron qui s'infléchit brusquement à l'est, s'engage dans une série de tunnels qui traversent une région extrêmement tourmentée, et dans laquelle se rencontrent de riches filons de galène argentifère.

Le chemin de fer suit alors la petite rivière de l'Alzou, et contourne la montagne de Garrigue-Redonde, dont le miel vaut, paraît-il, celui si renommé de Narbonne.

La station de *Villeneuve* est placée au point de partage des eaux qui se jettent dans l'Aveyron d'un côté, dans le Lot de l'autre.

Villeneuve fut fondée par les comtes de Toulouse en 1061, et plus tard en 1079, Pierre Béranger de Narbonne construisit au même lieu le monastère du Saint-Sépulcre.

La ville neuve, fut saccagée, à diverses reprises par les Anglais, et les huguenots l'incendièrent plutôt que de l'abandonner aux catholiques qui leur en disputaient la possession; d'où le nom de Villeneuve *la crémade* qu'elle porte encore.

Saint-Igest qui se dresse en face de Villeneuve, et tout à côté de la voie, aurait donné le jour à Virginie, l'amie de Paul, que Bernardin de Saint-Pierre a rendue célèbre.

La station de *Salles-Courbatiès* est construite au milieu d'un de ces causses calcaires, que nous avons déjà rencontrés sur notre route; et dans lesquels l'archéologue rencontre, çà et là, des dolmens plus ou moins bien conservés, suivant l'état d'avancement plus ou moins grand des défrichements.

Naussac n'a d'intérêt que par le voisinage de Peyrusse, dont un loustic a dit : *Vidi Petruciam, speluncam latronum* en attribuant cette

phrase à César ; cette affirmation a été répétée maintes fois et finira par être admise comme vérité alors que César n'a jamais parlé de Peyrusse.

En 1163, les Anglais s'emparèrent de Peyrusse, mais ils en furent chassés par les habitants conduits par Cornély de Médicis. Quelques auteurs ont voulu faire de ces Médicis la tige des Médicis de Florence ; mais cette filiation ne nous paraît être qu'une supposition absolument gratuite.

Peyrusse fut un point important pour les armes des comtes de Toulouse pendant la guerre des Albigeois ; aussi, lorsque la paix fut conclue en 1229, il fut stipulé que les fortifications en seraient rasées.

En 1562, elle fut horriblement saccagée par les catholiques.

Enfin, la voie abandonne ces sombres défilés, ces terres incultes, et entre dans la riche plaine de *Saint-Julien d'Empare* ; ici les alluvions du Lot sont d'une fertilité remarquable, et le chanvre et le maïs y prennent tout leur développement.

Capdenac apparaît devant nous, et nous rejoignons, au pied de sa haute muraille, la route qui nous a déjà conduit de Cahors à la vieille cité gauloise.

DE MONTAUBAN A SAINT-SULPICE

Une troisième ligne se détache encore de la gare de Montauban et remonte la vallée du Tarn jusqu'à Saint-Sulpice, point où elle croise la grande ligne de Toulouse à Paris, s'engage dans la vallée de l'Agout, pour gagner Lavaur et Castres.

La voie ferrée de la vallée du Tarn ne se sépare de la ligne principale qu'à quelques kilomètres de Montauban, coupant en ligne droite vers la rivière. Nous passerons sans nous arrêter devant *Bressols*, *Corbarrieu* qui possède des traces d'un oppidum Gaulois ; *Labastide*, *Saint-Pierre*, *Reynies* et son château du XIV^e siècle restauré au siècle dernier ; *Orgueil* devenu célèbre un instant par la chute sur son territoire d'un aérolithe charbonneux d'un type encore inconnu. Nohic est la dernière localité du département de Tarn-et-Garonne.

A *Villemur*, nous sommes déjà dans la Haute-Garonne. Les moulins de Villemur ont eu leur moment de réputation quand la culture du blé était la principale industrie agricole du pays. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi et les céréales ne donnent plus de revenus suffisants ; ici particulièrement la vigne remplace à peu près toutes les autres cultures, et

le district voisin de *Villaudric* de des vins très réputés dans le pays, intermédiaires entre le bourgogne, dont ils ont le feu, et le bordeaux, dont ils rappellent le bouquet. Mais les atteintes du phylloxera auraient bientôt détruit cette précieuse récolte, si l'emploi des plants américains n'était venu leur donner une dernière ressource pour lutter contre la crise agricole qui ruine notre Midi.

Un pont suspendu fait communiquer les deux rives du Tarn, à Villemur même.

Villemur a été pendant toute la durée des guerres du moyen-âge, un point stratégique important, car il couvrait Montauban. Aussi, pendant la guerre des Albigeois, il fut pris et pillé tour à tour par les croisés et par les dissidents.

Villemur est bâtie aux pieds des coteaux que longe la rivière du Tarn depuis Montauban et qu'il n'abandonnera qu'à son entrée dans le massif du plateau central dont les premières assises rocheuses apparaissent au Saut de Sabo, à quelques kilomètres au-dessus d'Albi.

La Madeleine, Layrac, Mirepoix, n'ont aucune importance.

Bessières et *Buzet* pittoresquement placées sur les bords même du Tarn, cultivent avec succès des *pêchers* qui fournissent chaque année des récoltes très rémunératrices.

Saint-Sulpice bâtie au confluent du Tarn et de l'Agout, d'où son nom de Saint-Sulpice-la-pointe, est le point extrême de la ligne que nous venons de parcourir; les travaux nécessités pour l'établissement de la voie n'étant pas terminés encore au-delà de ce point.

Nous retrouverons Saint-Sulpice lorsque nous suivrons la ligne de Toulouse à Lexos et à Albi.

DE MONTAUBAN A TOULOUSE

De Montauban à Toulouse, la voie ferrée suit presque constamment le canal latéral, et se rapproche un peu de la Garonne au niveau de Montech.

Avant d'arriver à la gare de *Montbartier*, on traverse les taillis de chênes décorés du nom un peu prétentieux de forêt de Montech.

A Montbartier se détache un embranchement du canal latéral qui se dirige vers Montauban et communique avec la rivière du Tarn. Montbartier, simple chef-lieu de canton, avait autrefois une certaine importance; ses fortifications étaient solidement établies, car les protestants

malgré leurs 6,000 fantassins et leurs 600 chevaux ne purent enlever la place en 1569.

Dieupentale, appuyé aux collines que nous suivons depuis la station précédente, montre sur la gauche de profondes excavations, dans lesquelles les briquetiers trouvent des marnes argileuses excellentes pour la fabrication des briques à bâtir.

Non loin de la station, se trouve le chef-lieu de canton, *Verdun*, composé de deux parties séparées par la rivière : la vieille ville et la bastide, reliées aujourd'hui par un pont, dont le nom rappelle cette dualité, le pont de *miègeville* (moitié ville). De magnifiques allées de platanes séculaires aboutissent à Verdun, et masquent dans la plaine une ville qui tout à coup se déploie devant vous sur une colline à pic.

Verdun conserve encore quelques restes de ses murailles et une curieuse porte fortifiée du XV^e siècle. Dans son église du XIII^e siècle, à deux nefs jumelles, on remarquera surtout une vieille cuve baptismale en plomb d'une conservation remarquable. La halle présente le type de la région : piliers de bois et forte charpente soutenant une vaste toiture.

A une petite distance de Verdun, dans la vallée de Nadesse, existaient il y a peu de temps encore des ruines importantes d'une abbaye, célèbre par ses merveilleux reliquaires, l'abbaye de Grandselve. Aujourd'hui l'œuvre des démolisseurs est à peu près terminée et il ne reste plus rien des anciens bâtiments monastiques.

Au moulin de Saloret, on peut voir encore les pierres tombales arrachées des tombeaux de Guillaume de Montpellier, 1202, de Bernard Jourdain, seigneur de l'Île en Jourdain, 1238, de Foulques de Marseille, évêque de Toulouse, 1231. Ces pierres garnissent aujourd'hui la chaussée du moulin !

De tous les bâtiments de l'abbaye, il ne reste plus que quelques pièces de l'hôtellerie bâtie en 1727.

Tout à côté, *Coubirac* qui a conservé son enceinte fortifiée, et *Bouillac*, un peu plus loin, ont puisé largement dans l'abbaye de Grandselve ; aussi retrouve-t-on dans maintes constructions des fragments de sculptures arrachées aux cloîtres, à l'église démolie.

L'on conserve encore dans une maison de Bouillac une vierge en bois sculpté, dont l'histoire est tout au moins singulière.

Un religieux fuyant l'abbaye, arriva dans sa famille portant cette madone sur une épaule et une pendule à caisse sur l'autre : naïf souvenir de sa piété et des fonctions qu'il remplissait à l'abbaye.

Au-delà de Dieupentale, la voie marche presque en droite ligne, laisse le village de Canals, et arrive à *Grisolles*, petite ville jadis fortifiée, et qui résista énergiquement aux ligueurs ; moins heureuse que Villemur, elle tomba au pouvoir de Joyeuse, qui fit pendre sur la brèche le capitaine Fénelon commandant de la place.

L'église, restaurée en grande partie, possède un portail remarquable du XIII^e siècle : Il se compose de dix arcs en brique et d'un arc extérieur en pierres, servant d'encadrement, et orné d'une bande zodiacale et de sculptures diverses. Huit colonnes de marbre supportent des chapiteaux fort curieux : l'un surtout qui représente la pesée des âmes.

A 2 kilomètres de Grisolles, on remarque sur la gauche, le château de *Pompignan*, grande construction du siècle dernier, où est mort en 1784 le marquis Lefranc de Pompignan, l'auteur des poésies sacrées. Son tombeau a été érigé dans l'église du village que le marquis avait fait construire de ses deniers.

Castelnau d'Estrelefonds étonne le voyageur par son singulier nom, et cependant son étymologie est des plus simples : *castrum novum de strictis fontibus*.

La masse imposante du château moderne de Castelnau fait un puissant contraste avec les chétives maisons du village qui s'étend à ses pieds. Tout récemment, le château de Castelnau recevait la visite de l'Empereur du Brésil qui venait se reposer quelques jours sous le toit hospitalier de la châtelaine de Castelnau, la providence du pays.

De Castelnau l'on atteint en quelques minutes, *Grenade*, petite ville bâtie sur les bords de la Garonne.

Grenade est la cinquième commune de la Haute-Garonne par sa population qui s'élève à 4,150 habitants : c'est une ancienne bastide, établie près du confluent de la Save, par les sénéchaux de Toulouse. Ses rues viennent toutes converger à la place centrale sur laquelle s'élève une halle.

Comme toutes les bastides de la région, Grenade a été bâtie à la fin du XII^e siècle ; et le 11 mai 1291, le sénéchal de Toulouse, Eustache de Beaumarchais, qui avait fondé la ville de concert avec l'abbé de Grandseigne, octroya une charte communale aux habitants de Grenade. Il voulut donner ce nom à la ville nouvelle en souvenir de l'Espagne où il avait eu un commandement.

Au XIV^e siècle, son importance était déjà considérable, et ses consuls bâtirent alors un pont sur la Garonne ; mais en 1350 il fut abattu par les capitouls de Toulouse afin de barrer la route aux Anglais qui battaient le pays.

Saint-Jory possède un château Renaissance en assez mauvais état ; *Lacourtenour* une importante usine de papier de paille.

Ici commence la série des jardins maraichers qui alimentent les marchés de Toulouse, et qui se continuent sans interruption jusqu'aux portes de la ville.

Une petite localité, *Lalande*, ajoute à cette culture, celle des violettes doubles, appelées violettes de Toulouse, qui luttent avec avantage contre les violettes de Parme. Par suite de la nature du terrain, et grâce à des soins tout particuliers, ces violettes deviennent facilement doubles et conservent cependant le parfum le plus suave. Dès le mois de décembre, les jeunes filles de Lalande vont vendre dans les rues de Toulouse leurs charmants bouquets de violettes, et c'est là, paraît-il, une source de revenus considérables ; car il s'expédie aujourd'hui vers la capitale des quantités considérables de violettes de Toulouse.

TOULOUSE

« Toulouse, où viennent s'entreposer toutes les denrées de la riche plaine garonnaise, dit Elisée Reclus, est une de ces villes nécessaires qui appartiennent essentiellement à l'organisation géographique de la contrée. »

En effet, de tout temps Toulouse a eu une importance capitale, et son histoire va nous montrer combien a été grand son rôle dans le Midi.

Son origine précise n'est pas connue ; peut-être, nous dit M. Roschach « suivant l'habitude des populations Gauloises, la primitive Tolosa, élevée au-dessus des hautes collines qui commandent le confluent de la Garonne et de l'Ariège, n'était-elle qu'une bourgade de refuge, sorte de chef-lieu fédératif et religieux, où se réunissaient en cas de guerre les peuples dispersés en temps de paix dans l'étendue d'un vaste territoire. Ces populations, qui faisaient partie de la grande tribu des Volkes, vêtus de saies, étaient aventureuses et remuantes, mais d'une civilisation peu avancée. »

Mais comme dans bien d'autres localités, les coteaux de Pech-David, où se trouvent encore les restes de cette bourgade primitive, — vieille Toulouse, — furent bientôt abandonnés et ses habitants se rapprochèrent des bords du fleuve. Non loin du premier centre qui se trouverait en amont de la ville, au point où s'élevait le château Narbonnais, les mares sacrées (Saint-Sernin) recevaient les dépouilles, les masses d'or surtout que ces populations remuantes rapportaient de leurs conquêtes.

En 106 avant Jésus-Christ, les Romains sous la conduite de Cépion s'emparèrent de Toulouse et la pillèrent sans merci ; les marais sacrés furent desséchés et l'or de Toulouse enlevé par les conquérants. La défaite de Cépion par les Cimbres fut regardée comme une punition des Dieux irrités, et l'on dit depuis des malheureux accablés par les catastrophes, qu'ils avaient de l'or de Toulouse.

Toulouse devint rapidement, sous l'influence civilisatrice de Rome, une cité très prospère : plusieurs poètes ont célébré la gloire de ses écoles, et le succès de ses rhéteurs lui fit donner le surnom de *Palladia*, — ville de Minerve, — dont elle s'enorgueillit encore.

L'usage de la langue latine se propagea avec une rapidité surprenante, et la langue primitive fut pour ainsi dire anéantie.

Les architectes s'emparèrent de la brique et de la tuile Romaine, qu'ils n'ont plus abandonnées, et qui étonnent encore les habitants du Nord, comme elles surprenaient le poète Bordelais Ausone :

Coetilibus muris quam circuit ambitus ingens.

La ville nouvelle était encore reliée à la vieille Toulouse par une voie bordée de tombeaux. Un cimetière terminait au levant ces alignements funèbres au lieu dit de Saint-Roch. Aux derniers jours de février, chaque famille apportait des offrandes sur les tombeaux ; des marchands de toute sorte s'installaient alors aux abords de Saint-Roch, et la tradition vivante de ces antiques cérémonies s'est conservée jusqu'à nos jours, sous le nom de *férétra* transformé en fénétra.

Toulouse était tellement assimilée aux Romains que lorsque Crassus vint soumettre l'Aquitaine, il ne craignit pas de faire marcher sa garnison avec ses légions. César de son côté fit entrer au Sénat tant de Toulousains que Cicéron craignit un moment pour la pureté de la langue de Virgile. Malgré leur accent provincial, les Toulousains cultivèrent avec succès la langue latine et tinrent avec honneur la place qui leur avait été faite.

De nos jours encore, les Toulousains conservent leur antique réputation ; les enfants de Toulouse ont une large place dans la capitale, et nous pourrions citer bien des noms dans le parlement, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences qui font honneur à la vieille cité Palladienne.

Le christianisme fut accueilli avec faveur par les populations de la Gaule, et surtout par celle des pays Toulousains ; tout était, en effet, préparé pour donner une rapide extension à ces doctrines plus pures et plus consolantes que celles du paganisme, discréditées déjà et tombées presque sous le ridicule ou l'odieux des querelles de leurs prêtres.

Toulouse comptait déjà de nombreux chrétiens lorsque le pape Fabien envoya l'évêque Saturnin diriger les nouveaux convertis ; mais les intrigues du grand-prêtre jaloux de l'influence rapide que prenaient les chrétiens, chercha à ameuter la populace contre le saint évêque. Un jour qu'il passait devant le *temple du Capitole*, pour se rendre à une chapelle chrétienne située hors des remparts de la ville, les sacrificateurs et les sectateurs des divinités païennes, irrités de plus en plus de l'ascendant que Saturnin prenait sur le peuple, se précipitèrent sur lui, voulurent l'obliger à sacrifier aux Dieux, et sur son énergique refus, l'attachèrent au taureau qu'ils se préparaient à immoler à Cybèle, la grande déesse du culte mythriaque, si fort en honneur dans les Gaules. L'animal se précipita du haut des degrés au-dessus desquels on élevait toujours les Capitoles et traîna le corps du martyr jusque dans la campagne, sur la voie qui conduisait à Aginnum ; à la place où la corde se rompit, et où il fut enseveli s'éleva plus tard l'église du Taur.

L'empire ne survécut que peu de temps au paganisme, et les invasions des hordes barbares eurent bientôt raison du vieil édifice romain. En 419, l'empereur Honorius était obligé de céder Toulouse aux Wisigoths, qui l'avaient déjà momentanément possédée, et elle devint alors la capitale du royaume.

Celui-ci dura près d'un siècle, et brilla d'un vif éclat sous Théodoric.

Mais ces rois barbares, jetés tout à coup au contact d'une civilisation raffinée, passaient soudainement des magnificences de leurs palais, où ils cherchaient à imiter le luxe de Rome, aux brutalités criminelles de leurs camps germaniques. Et cependant Sidoine Apollinaire raconte que Toulouse était alors plus puissante que Rome. « On voit se presser à la cour de Toulouse le Saxon aux yeux bleus, accoutumé à se jouer sur les vagues de l'Océan, le vieux Sicambre, dont la tête rasée après la défaite, se recouvre de cheveux relevés sur le crâne depuis que la paix lui a rendu la liberté ; l'Erule aux joues tatouées de bleu, au teint pareil à l'eau de mer ; le Burgonde haut de sept pieds ; l'Ostrogoth, fier de l'appui d'Euric contre les Huns, et jusqu'aux envoyés des souverains de la Perse. »

Bientôt les Wisigoths de Toulouse se virent attaqués par les Francs, et Clovis prit possession de leur territoire en 508.

Toulouse ne fut plus la capitale d'un royaume, mais demeura, après le partage entre les fils de Clovis, le chef-lieu de l'Aquitaine franque.

Après avoir passé sous la domination de plusieurs rois mérovingiens, Toulouse redevint, en 680, la capitale d'un royaume que Dagobert donna à son frère Caribert. A la mort de celui-ci, en 633, Dagobert érigea l'Aqui-

taine en duché. Eudes fut le héros de ce nouvel ordre de choses, et réussit à chasser les Arabes qui se présentèrent devant Toulouse, au printemps de l'année 721.



Un Capitoul, en costume.

Battu plus tard par ces mêmes Arabes, il se retira vers le Nord avec le débris de son armée, s'unit à Charles-Martel et sauva avec lui la France et l'Europe de la domination de l'Islam, en écrasant les Arabes à la bataille de Poitiers.

Charlemagne rétablit le royaume d'Aquitaine en faveur de son fils Louis, encore enfant. Lorsque celui-ci fut devenu empereur, son fils Pépin lui succéda, et fut reconnu roi d'Aquitaine à la diète d'Aix-la-Chapelle en 817. Mais Charles-le-Chauve avait reçu également l'Aquitaine dans le nouveau partage fait par l'empereur à son lit de mort : de là, d'interminables querelles entre l'oncle et le neveu, pendant lesquelles les Normands s'emparèrent de Toulouse et la pillèrent.

Elle passa ensuite sous la domination des comtes, et conserva son indépendance jusqu'au milieu du XIII^e siècle. C'est à cette période de sa vie surtout que la vieille ville romaine et chrétienne dut son renom. A la gloire militaire acquise par ses comtes dans les croisades et dans les guerres, vint s'unir la vitalité des institutions municipales, qui marquèrent le caractère spécial du comté de Toulouse.

Raymond fut le premier comte de Toulouse, en 864, et ses successeurs agrandirent progressivement leurs domaines.

Raymond de Saint-Gilles reçut le pape Urbain II à Toulouse en mai 1096, et partit en octobre pour la croisade. Il prit Nicée et Antioche, s'empara d'une partie des murailles de Jérusalem, refusa deux fois la couronne, mais il ne voulut pas quitter la Palestine comme tant d'autres Croisés, car il avait fait vœu d'y mourir. Après de nouveaux exploits, il s'éteignit le dernier jour de février 1105, dans le fort qu'il avait fait construire en face de Tripoli, dont il poursuivait le siège.

Dès ce moment, où les familles féodales commencèrent à adopter les emblèmes héraldiques, la croix elle-même forma les armoiries de la famille de Toulouse.

Alphonse, né en Palestine, reçut le surnom de Jourdain après qu'il eût été baptisé avec l'eau du fleuve sacré. Très jeune encore, il devint le chef du comté de Toulouse, à la mort de son frère aîné Bertrand.

Il eut à soutenir de nombreuses guerres, et les Toulousains furent toujours très attachés à leur chef, qui les affranchit de droits onéreux et confirma leurs coutumes.

La prospérité de la ville s'était rapidement accrue, grâce à l'entente établie entre le pouvoir et la population. Celle-ci, à la fois active et intelligente, avait appris peu à peu et surtout pendant l'absence de ses souverains en Terre-Sainte, à compter sur elle, à s'administrer elle-même, à agir de son propre mouvement.

Elle avait établi de très bonne heure un centre de direction communale, à l'extrémité de la ville opposée à celle où s'élevait le palais comtal, près des murailles, de manière à tenir en même temps à la ville et aux faubourgs

considérable groupés autour des églises Saint-Pierre et Saint-Sernin. Une vie opulente et une entière liberté se développèrent peu à peu, très analogues à celles des républiques italiennes.

Le comte Alphonse, loin de chercher à comprimer ce mouvement, le favorisa au contraire de tout son pouvoir. Il reconnut les vingt-quatre consuls, qui prirent le nom de *capitouls*, du chapitre *capitulum*, dans lequel ils s'assemblaient. Douze capitouls représentaient la ville, et douze les faubourgs.

Alphonse était un prince éclairé, et qui favorisait la culture des lettres, peu à peu perdue depuis la brillante époque gallo-romaine. Les troubadours accouraient à l'envi au château Narbonnais, et Gérard-le-Roux y chantait les charmes de la princesse sa fille. Lorsqu'il quitta sa bonne ville de Toulouse pour porter le secours de son épée aux chrétiens de Terre-Sainte, il fit de touchants adieux à ses sujets; il reconnut à cette occasion qu'il n'avait sur eux aucun droit de *queste* ni de *tolte*, les affranchit du droit d'entrée sur les marchandises, de tous emprunts, subsides et tailles sans leur consentement, du service militaire et de la nourriture des gens de guerre, sauf dans le cas où la guerre serait portée dans le comté de Toulouse. Il prit la croix à Vézelay, à la voix de saint Bernard, et s'embarqua avec le roi le jour de la Pentecôte 1147. Il mourut d'un poison mystérieux à Césarée, avant d'arriver à Jérusalem.

Son fils, Raymond V, continua à fortifier l'organisation municipale si bien commencée par son père, mais après s'être vaillamment défendu contre les Anglais, grâce à l'aide du roi de France, il abandonna cette alliance, et reconnut la suzeraineté du roi d'Angleterre.

Ce fut comme le premier signe de la décadence prochaine de la maison de Toulouse, et dès lors l'orage qui devait l'emporter s'amassait autour d'elle.

Depuis quelque temps déjà, une sourde agitation soulevait les esprits; les uns demandaient une réforme dans l'église, affligée par la simonie et le désordre: d'autres, séduits par une croyance venue de l'Orient, expliquaient les douloureux problèmes de la vie par la lutte des deux principes également puissants du bien et du mal.

Cette croyance rappelait aux populations méridionales le vieux culte indigène des puissances de la nature.

Enfin, la prospérité si rapidement venue dans le pays toulousain avait produit un relâchement des mœurs accompli avec une vive hardiesse d'esprit. La poésie sensuelle des troubadours l'entretenait chez les grands, tandis que le peuple se jetait tête baissée dans une doctrine qui prêchait

la révolte et lui permettait de s'abandonner à tous ses penchants, bons ou mauvais.

En 1119, le pape Calixte II chercha, par le concile qu'il vint tenir à Toulouse, à arrêter l'erreur nouvelle, qui paraissait plus menaçante qu'aucune de celles qui étaient déjà venues menacer l'Eglise. Saint Bernard, en 1147, réussit par son ardente parole, à enrayer un peu la marche envahissante des manichéens et des vaudois réunis dans une secte commune, mais il ne parvint pas à l'arrêter. En 1165, les évêques, assemblés à Lombers, en Albigeois, condamnèrent solennellement les erreurs qui menaçaient également la société et l'église. Deux ans après, le grec Niquetas, qui s'intitulait pape des Manichéens, tint un concile rival au château de Saint-Félix de Caraman.

Malgré tous les efforts tentés également par Raymond V, l'idée nouvelle faisait toujours de nouveaux progrès, et lorsqu'il mourut à Nîmes en 1194, il laissait la province de Toulouse en proie à une agitation qui ne devait pas tarder à amener une catastrophe.

Raymond VI ne sut pas garder l'habile sagesse de son père; prince faible et dissolu, qui eut à un moment de sa vie trois femmes vivantes à la fois, il hésita entre ses sujets hérétiques et ceux qui, très nombreux encore, étaient restés fidèles à la doctrine de l'église, mais il finit par protéger ouvertement ceux que le courant emportait.

Excommunié une première fois, bientôt en guerre avec ses voisins, avec le roi de France, il eut à soutenir une lutte formidable.

Les prédications des légats, des moines envoyés par le pape, n'obtenaient aucun succès : la plupart des grands seigneurs les repoussaient, les évêques eux-mêmes refusaient de les aider, soit par pure complaisance pour le comte de Toulouse, soit par indifférence; quelques-uns même étaient hérétiques.

Bientôt, nulle sécurité ne resta aux catholiques; les monastères étaient dévastés, les églises pillées et transformées en forteresses, les évêques fidèles chassés de leurs sièges.

Les légats du pape, appelés à Saint-Gilles par Raymond, l'exhortèrent en vain d'enlever sa protection aux hérétiques, et mécontents de ses irrésolutions, déclarèrent qu'ils allaient se retirer. Comme ils se préparaient à passer le Rhône, le 15 janvier 1208, Pierre de Castelnau, un des légats du pape, fut frappé d'un coup de lance par un des familiers du comte.

A la suite de cet incident, Innocent III appela les barons de France à la croisade contre les Albigeois, car tel était le nom des hérétiques, mélange à la fois de manichéens et de vaudois.

Ainsi prit naissance une guerre sanglante, uniquement religieuse tout d'abord, et qui devait se transformer plus tard en guerre politique du Nord contre le Midi.

La force du comte de Toulouse était redoutable, car l'hérésie avait de profondes racines dans le pays, et il s'était ainsi formé un nouveau lien entre le prince et ses sujets. Des alliés fidèles l'entouraient : l'ardent comte de Foix, et ses indomptables montagnards, le comte de Comminge, les vicomtes de Carcassonne et d'Albi ; enfin, par son alliance avec la sœur du roi d'Aragon, Raymond VI était maître de toute la ligne des Pyrénées, et il n'avait rien à redouter des Anglais établis dans la Guienne.

Effrayé cependant, il se soumet et accepte une réconciliation solennelle avec l'Eglise ; il va au-devant de l'armée des Croisés et la joint à Valence. Le pape ordonna alors qu'on respectât son domaine direct et qu'on marchât seulement contre ses vassaux et ses alliés pour obtenir leur soumission.

L'armée prit Béziers et Carcassonne dans l'été de 1209, et il apparut aussitôt que les violences des croisés du Nord dépassaient la pensée du pape Innocent III. Ils venaient pour détruire la maison de Toulouse et celle de ses feudataires ; ils mêlaient une ambition politique à la cause religieuse, et donnèrent bientôt à la guerre, légitime dans son principe, l'odieux caractère qu'elle a gardé dans l'histoire.

Devant cette conduite déloyale, Raymond se rendit à Rome et renouvela ses promesses, mais il sollicitait en retour l'appui de l'empereur et du roi de France ; dès ce moment, la politique seule dirigeait les croisés, et dictait au concile de Saint-Gilles des conditions tellement dures, que Raymond dut les refuser et rentra aussitôt dans Toulouse, persuadé qu'il n'avait plus rien à attendre que du sort des armes.

Son beau-frère, le roi d'Aragon, essaya vainement d'empêcher une rupture définitive.

Raymond, enfermé dans Toulouse, fit lire à haute voix, sur les places publiques, les dures conditions qu'on lui imposait. Chevaliers et bourgeois jurèrent de se défendre : les comtes de Comminges et de Foix et plusieurs chevaliers du Carcassès lui promirent assistance.

Simon de Montfort, chef des croisés, vint mettre le siège devant Toulouse au printemps de 1211 ; mais, devant la défense énergique et les brillantes sorties de la garnison, il fut obligé d'abandonner l'attaque le 29 juin suivant.

Plusieurs seigneurs en se retirant, — car ils avaient terminé leur service de quarante jours imposé aux Croisés, — engagèrent le comte de Montfort à signer la paix et celui-ci s'y serait résolu, si l'évêque Foulques ne l'eût arrêté.

Innocent III, prévenu par le roi d'Aragon des dévastations inutiles faites par l'armée, voulut suspendre la Croisade et il ordonna au comte de Montfort de restituer au roi d'Aragon et à ses vassaux les fiefs dont il avait été dépouillé « de peur, disait-il, qu'on ne vint à croire qu'il avait combattu plutôt pour ses intérêts que pour la cause de la foi. » Mais les évêques réunis à Lavaur, déclarèrent qu'ils recevraient à se justifier les comtes de Foix et de Comminges, mais qu'on ne pouvait admettre le comte de Toulouse à aucun prix, car il avait constamment violé sa parole.

Le roi d'Aragon, bien convaincu alors que les croisés ne poursuivaient plus que la ruine de la maison de Toulouse, réunit une armée et vint joindre son beau-frère auprès de Muret.

Simon de Montfort accourut aussitôt avec huit cents chevaux et un petit nombre de fantassins ; il franchit la Garonne le 12 septembre 1213. Le lendemain matin, il lança le premier de ses trois escadrons droit au centre des 40,000 hommes de pied, et des 2,000 chevaux de l'armée des Albigeois, les coupa en deux, fit pénétrer le second jusque dans les rangs et prit en flanc les Aragonais déjà troublés, avec le troisième. Un coup de lance qui renversa mort le roi d'Aragon, décida de la journée, et l'armée s'enfuit en déroute, laissant des morts et des mourants tout le long de la route de Toulouse.

La défaite de Muret accabla le comte de Toulouse, et les habitants de sa capitale offrirent leur soumission au pape.

Le concile réuni à Montpellier remit le comté, *à titre provisoire*, à Simon de Montfort ; le concile de Latran, l'année suivante, lui en confirma l'entière possession, et il en reçut, quelques mois après, l'investiture des mains du roi de France.

Le vieux Raymond et son fils se réfugièrent d'abord à la cour du roi d'Angleterre, puis vinrent en Italie se fixer à Gènes.

Pendant ce temps, Simon de Montfort prit possession de la ville de Toulouse, fit abattre ses murailles, et fortifier le château Narbonnais, où il échangea les serments accoutumés avec les consuls et avec le peuple, le 8 mars 1216.

Mais le fils du comte déchu, jeune, ardent, intrépide, sut intéresser à son sort, car il était absolument odieux de l'avoir dépouillé de son domaine héréditaire. Innocent III avait même exigé que le marquisat de Provence lui fut réservé. Le grand Pape avait été touché de ses malheurs et même de la fermeté avec laquelle il lui avait déclaré qu'il saisirait toutes les occasions de recouvrer ses États.

Marseille, Avignon prirent tout d'abord fait et cause pour lui, et bientôt

le Comtat et la Provence prirent les armes, et bientôt le jeune prince se vit à la tête de 100,000 combattants. En juillet 1216 il passait le Rhône, s'emparait de Beaucaire, malgré les efforts de Simon de Montfort.

L'irascible chef des Croisés, rentrant à Toulouse après cette campagne malheureuse, accusa les habitants de préparer le retour de leurs anciens souverains, fit emprisonner un grand nombre d'entre eux, mettre le feu aux quartiers aristocratiques, et exaspéré par les révoltes que soulevèrent ces violences, il accabla la ville épuisée par une contribution de 30,000 marcs d'argent.

Les Toulousains ne pensèrent plus alors qu'à chasser les étrangers, et firent prévenir secrètement Raymond VII qu'ils étaient prêts à lui livrer la ville. Celui-ci rassemblait alors des alliés dans les provinces amies de Catalogne et d'Aragon. Après avoir franchi les Pyrénées, et rallié les troupes du comte de Foix et de Comminges, il traversa la Garonne au gué de Bazacle dans la matinée brumeuse du 13 septembre 1217. La plupart des habitants de Toulouse se déclarèrent aussitôt pour lui, et il n'eut pas de peine à ramener ceux que la terreur des représailles avait obligés d'abord à se joindre aux maîtres de la ville. Il s'assura des places et des rues, et comme les murailles avaient été démantelées, il s'occupa jour et nuit à relever de nouveau l'enceinte fortifiée.

Simon de Montfort accourut aussitôt, et malgré ses attaques furieuses il fut repoussé, tandis que chaque jour les seigneurs des provinces voisines amenaient des renforts et entraient dans Toulouse, enseignes déployées.

Tous avaient compris que la cause de Toulouse était celle de tout le Midi, et que c'était là un duel à mort entre les gens du Nord et les populations méridionales.

Le siège dura tout l'hiver, et reprit avec plus de vigueur au printemps de 1218. Vers la fin de mai arrivèrent des renforts appelés de Flandre et d'Allemagne par la comtesse de Montfort, toujours enfermée dans le château Narbonnais.

Exaspéré de la résistance indomptable des Toulousains, Simon de Montfort voulut tenter un dernier effort et fit approcher la gate des murs les plus voisins du château Narbonnais pour tenter l'assaut.

Mais, au matin du 25 juin, on vint l'avertir que les assiégés étaient sortis de leurs retranchements et poussaient vivement ses troupes.

Sa présence ranima tout d'abord le courage des Croisés, et il parvint à rejeter les Toulousains au-delà du fossé, mais les traits pleuvaient de toutes parts sur les assaillants; Guy de Montfort fut d'abord jeté bas de son cheval, et pendant que Simon réconfortait de son mieux le courage

de son frère blessé, une pierre lancée par un *mangonneau* qu'une femme venait d'armer, l'atteignit à la tête et l'étendit raide mort.

Cette fin tragique jeta la consternation dans l'armée des Croisés, et donna un nouveau courage aux assiégés. Après plusieurs défaites successives, Amaury de Montfort, qui avait pris le commandement, mit le feu aux baraquements de son armée et leva le siège, le 25 juillet.

Celui-ci en appela au pape et au roi, et vint de nouveau mettre le siège devant Toulouse, le 16 juin 1219 ; mais après des assauts impuissants, poursuivis pendant 45 jours, les croisés abandonnèrent leurs attaques, après avoir laissé toutes leurs machines de siège.

Dès ce moment, le prince royal, venu pour seconder de Montfort, se voyant faiblement soutenu par ses chevaliers, abandonna peu à peu le chef des Croisés, et songea à mettre le pays toulousain sous la dépendance du roi.

Le vieux Raymond, d'accord avec son fils, récompensa les habitants de la ville de leur vaillante fidélité en les exemptant de tous impôts, ne se réservant que les droits accoutumés sur le sel, le pain et le vin. Deux ans après, en mars 1222, il approuvait un règlement donnant au peuple le droit d'élire ses capitouls.

Au mois de mai, Amaury de Montfort, voyant que le jeune Raymond reprenait les unes après les autres toutes les villes du comté, et que toute la province l'acclamait, offrit au roi les conquêtes de son père.

Le pape désirait alors sauver Raymond VII et le préserver de nouvelles attaques ; l'archevêque de Narbonne lui-même, le fougueux initiateur de la croisade, embrassait avec chaleur les intérêts du jeune comte ; mais sa mort vint encore une fois empêcher cette réconciliation nécessaire et la fin de la guerre ; car nombre d'évêques s'étaient ligués contre le jeune prince et réussirent à empêcher tout arrangement.

Louis VIII partit au printemps de 1226, pour reconquérir le comté à lui donné par Amaury de Montfort ; après s'être emparé d'Avignon et avoir reçu en quelques semaines la soumission de toutes les villes de la province jusqu'à quatre lieues de Toulouse, mais épuisé par les fatigues de cette campagne, il mourut à Montpensier en Auvergne, le 8 novembre.

Raymond VII ne se décourageait pas, malgré cette suite de défaites, et pendant deux années, il reprit des châteaux et des villes ; mais le pays était las de la guerre, et grâce à l'intervention du Pape, la paix fut conclue à Meaux, le 12 avril 1229.

Par ce traité, Raymond conservait, sa vie durant, Toulouse, l'Agénois,

le Rouergue et une partie de l'Albigeois et du Quercy ; enfin il donnait sa fille, son unique héritière, à Alphonse, frère du roi.

Le château Narbonnais fut remis entre les mains du représentant royal, les murailles de la ville démolies et les fossés comblés ; et le comte s'engagea à poursuivre les hérétiques et à donner 4,000 marcs d'argent, pour entretenir pendant dix ans quatre maîtres en théologie, deux en droit canonique, six maîtres en art et deux régents de grammaire.

Ce fut l'origine de l'Université de Toulouse.

Si les Montforts, qui avaient été les instruments de la guerre, disparaissaient, le but était atteint, le Nord s'emparait des provinces méridionales, l'unité de la France était assurée.

Mais le pays vaincu avait jeté un vif éclat dans les arts et une brillante trace dans la poésie ; il venait d'attirer à jamais la pitié et l'admiration par sa courageuse résistance.

Raymond VII, rentré à Toulouse, réconcilié solennellement avec l'église par le légat Pierre Colomieu, y poursuivit la tâche difficile de donner des gages de soumission et de défendre son peuple contre les sévérités souvent inouïes des inquisiteurs.

Humilié de sa situation si amoindrie par le traité de Meaux, Raymond supportait avec peine l'inaction forcée dans laquelle il se trouvait ; aussi tenta-t-il encore une fois de secouer le joug royal. Mais ses alliés l'abandonnèrent, et l'obligèrent à se soumettre sans réserve à la volonté du roi Louis IX, dont la générosité fit taire les ressentiments.

Le roi redoutant les entreprises de son vassal, voulut l'emmener avec lui en Terre sainte. Raymond prépara lentement son départ, en créant à Toulouse, aux fêtes de Noël 1244, deux cents chevaliers, et en engageant les seigneurs ses voisins à l'accompagner à la croisade. En 1248, toujours avant son départ prochain, il confirma les habitants de Toulouse dans la possession de leur consulat et dans le droit d'élire tous les ans leur 24 capitouls. Il venait de faire ses adieux au comte de Poitiers et à sa fille Jeanne, lorsqu'il mourut à Millau, le 23 septembre 1249.

Blanche de Castille fit aussitôt prendre possession du comté de Toulouse par le sénéchal de Carcassonne, Guillaume du Pian ; et Alphonse et Jeanne, sa femme, à leur retour de Terre sainte, firent leur entrée à Toulouse le 23 mai 1251, et jurèrent le 28, en présence des habitants réunis à la maison de ville, de conserver leur libertés et privilèges.

Ils donnèrent à Sicard d'Alaman le gouvernement du comté, et séjournèrent le plus souvent au château de Vincennes ; ils accompagnèrent encore une fois le roi en Palestine. A son retour de Tunis, Alphonse fut

saisi par la maladie, ainsi que la comtesse Jeanne, et ils moururent tous deux à Savone, à cinq jours d'intervalle, dans l'octave de l'ascension 1271.

Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, n'attendit même pas les ordres du roi pour prendre possession de la province en son nom. Il s'établit, dès le 16 septembre, au château Narbonnais, et y convoqua le lendemain les habitants de la ville, qui prêtèrent serment de fidélité au roi, en réservant les privilèges attachés à leur consulat, le maintien du droit romain, et le vote libre des impôts.

Toulouse et la province accueillirent paisiblement le nouvel état de choses. Les inquiétudes qu'excitèrent tout d'abord l'action d'un pouvoir étranger au pays, et celle des hommes nouveaux qui exerçaient en son nom l'autorité, furent atténuées peu à peu par les avantages d'une administration bien supérieure à celle qui avait régi jusqu'alors le Languedoc.

Louis IX, par sa justice éclairée, gagna bientôt toutes ces populations méridionales : il rétablit la paix dans une province déchirée par plus de trente ans de guerre politique et religieuse.

Deux sénéchaussées furent établies, l'une à Beaucaire, l'autre à Carcassonne. Le sénéchal ne dépendait que du souverain, et réunissait entre ses mains tous les pouvoirs. Un conseil, qui portait déjà le nom de Parlement et devint par la suite d'une importance capitale, statuait sur les affaires contestées, mais ne se réunissait que sur la convocation du roi, et le suivait dans ses voyages.

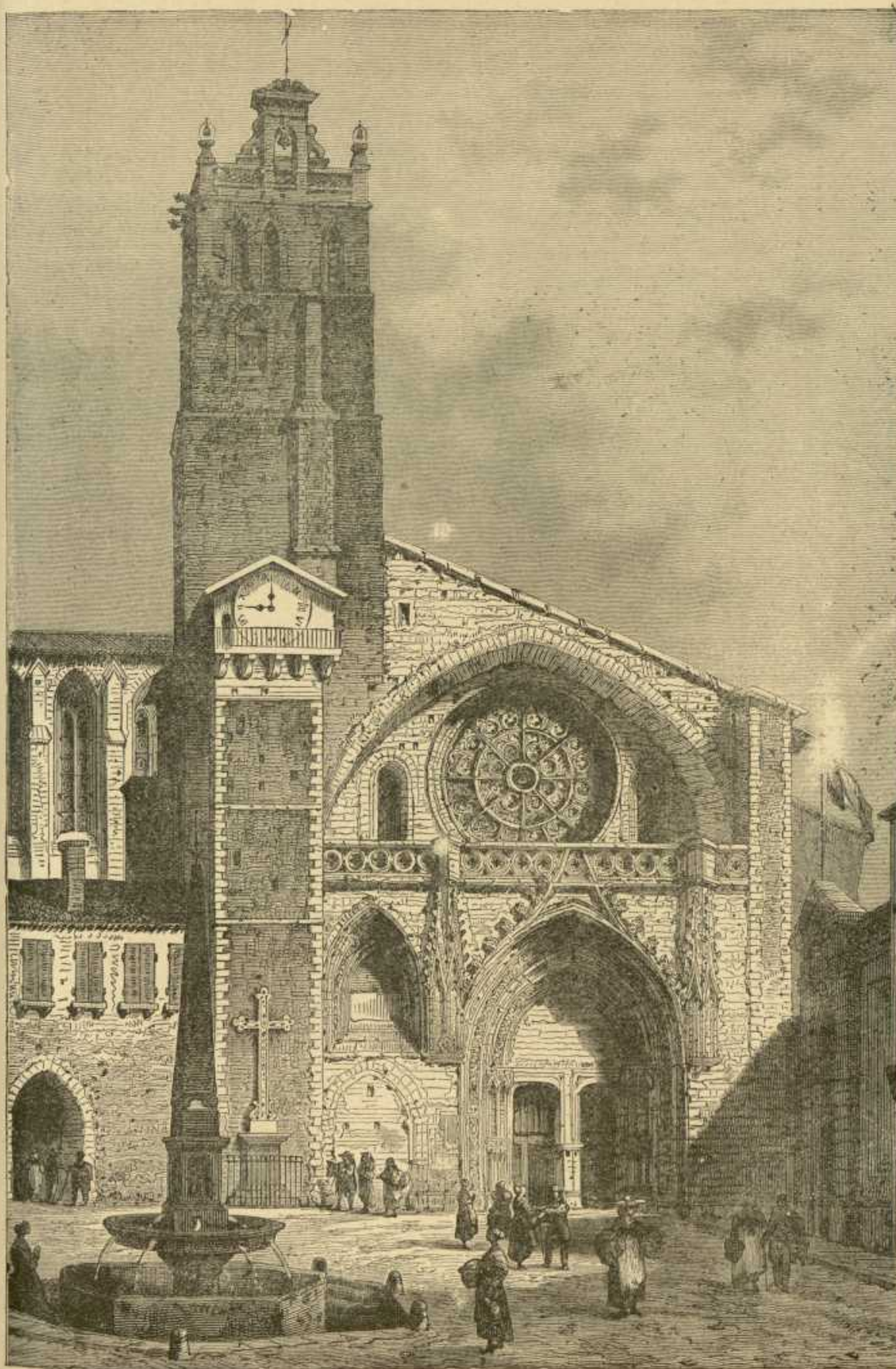
Une ordonnance de 1254 vint encore enjoindre aux sénéchaux de ne prendre aucune mesure importante sans le consentement des notables. Ce fut aussi l'origine d'une institution qui devait devenir célèbre : les États de la province.

Louis IX, respectueux du droit de tous, s'inclinait devant les coutumes communales ; Alphonse, au contraire, tenait à ses prérogatives de souverain, et il se montra toujours peu conciliant.

Les Toulousains, habitués, depuis près d'un siècle, à une indépendance presque absolue, tenaient toujours en méfiance les officiers du nouveau comte.

Alphonse, en homme politique, chercha un appui sur le menu peuple, pour réduire la bourgeoisie qui avait l'administration des choses communales, et résistait sourdement à son autorité. Il multiplia l'affranchissement des serfs, et ceux-ci obtinrent leur entière liberté, lors de l'incorporation de la province dans le domaine royal.

La noblesse, ruinée et décimée par la guerre, perdit toute influence politique.



Cathédrale de Toulouse.

Philippe le Hardi reprit les traditions de Louis IX et son administration fut toujours favorable aux Toulousains; il apaisa les dissentiments suscités par Alphonse, qui avait eu la prétention de nommer seul les consuls de la ville.

Il réduisit les péages payés par les Toulousains aux petits seigneurs du pays, supprima ceux établis depuis moins de 40 ans, et tous ceux qui étaient perçus sur ses terres; il en fit autant pour les redevances prélevées sur les petites marchandises vendues à Toulouse, sur les fruits et les denrées des propriétés rurales des bourgeois.

Par esprit d'équité, et en bonne politique, il évita les causes de conflit dans l'administration de la justice, adoucit les peines, et remit les Juifs à la justice des consuls, qui les protégeaient dans l'intérêt du commerce.

Enfin, l'organisation municipale fut définitivement réglée par l'ordonnance rendue en octobre 1283, demeurée en vigueur tant que dura l'indépendance consulaire.

Les anciens consuls, réduits au nombre de 12, désignaient 24 consuls sur lesquels le viguier faisait son choix, et le mardi après la Purification de l'an 1286, les habitants de Toulouse prêtèrent serment aux nouvelles ordonnances dans une assemblée réunie dans l'église de Saint-Pierre-des-Cuisines.

Le capitoulat demeura entre les mains de quelques familles bourgeoises, éclairées par la pratique des affaires commerciales qui les avaient enrichies, et des familles de petite noblesse des environs, qui déjà abandonnaient peu à peu leurs manoirs solitaires pour venir s'établir dans la ville.

Nous ne poursuivrons pas avec autant de détails l'histoire de Toulouse, car elle se confond de plus en plus avec celle de la France, dont l'unité se complète peu à peu.

Peu à peu aussi les privilèges accordés par les comtes de Toulouse diminuèrent, pour disparaître les uns après les autres; mais à mesure que ce nouvel état de choses étendait l'autorité du roi, une meilleure direction était donnée à tous les rouages de l'administration, la justice devenait plus équitable, et en définitive, le sort de la population toute entière s'améliorait de plus en plus.

Pendant les guerres contre les Anglais, Toulouse fut obligé d'aider le roi de ses subsides et de ses hommes d'armes; mais la haine contre les fils d'Albion était telle que jamais les capitouls ne refusèrent l'aide qui leur était demandée.

C'est ainsi que les états du Languedoc, assemblés à Toulouse après la

défaite de Poitiers, supplièrent le comte d'Armagnac de travailler sans relâche à délivrer le roi, et tous promirent qu'ils y *emploieraient leurs corps et leurs biens*. Ils s'engagèrent à fournir 13,000 cavaliers et 2,000 fantassins, et ordonnèrent que nul ne *porterait argent, perles ou fourrures*, et ne prendrait part à aucun divertissement jusqu'à la liberté du roi.

Ceci n'empêcha pas que le pays eut à souffrir cruellement des ravages causés par les Anglais d'abord, par les routiers ensuite, et enfin par les *tuchins*, paysans révoltés qui pillaient les châteaux et massacraient les nobles et les clercs ; enfin le peuple des villes se soulevait parfois contre les bourgeois dont il ne comprenait pas les lourdes responsabilités.

Avec le XVI^e siècle, s'ouvre à Toulouse une ère brillante : les marques de l'aisance, et de la richesse même dont jouissaient les particuliers sont encore visibles.

Mais alors de graves transformations vinrent altérer l'ancienne vie municipale : le parlement empiétait sans cesse sur les droits des Capitouls et n'avait nul souci des anciens droits accordés aux Toulousains.

A mesure que le pouvoir réel des capitouls s'amoindrissait, ils devenaient plus irascibles sur les susceptibilités du cérémonial et les usurpations de forme. Ainsi, les conseillers de ville de Muret, s'étant hasardés à prendre le titre de capitouls, furent contraints d'y renoncer sous peine de mort.

D'un autre côté, le capitoulat amoindri s'occupa cependant d'armer la ville, et les maisons de ville, le donjon, furent réédifiés à cette époque.

Nous verrons plus loin, en visitant les rues de Toulouse, nombre de maisons particulières datant de cette époque.

La Renaissance des arts et des lettres n'exprima d'abord que le résultat naturel de la marche des esprits ; mais les discussions religieuses détournèrent de la voie ce développement logique et ramenèrent dans les provinces méridionales les luttes sanglantes de la guerre des Albigeois.

Les doctrines de Luther se manifestèrent à Toulouse vers 1530 : elles gagnèrent des professeurs, des écoliers, des libraires et quelques moines.

L'université était alors dans sa période la plus florissante et comprenait un peuple de lettrés venus de toutes les provinces. Coras attirait quatre mille auditeurs.

L'appel à la raison individuelle séduisit les jeunes esprits habitués aux discussions subtiles de l'école, et l'appel à l'indépendance les entraîna bientôt.

La direction de l'idée nouvelle, habilement organisée par Calvin, remplaça bientôt celle de Luther ; Genève envoyait sans cesse des livres.



En 1555, les huguenots commencèrent à briser les images de la Vierge et des saints. En 1559, les écoliers de l'université demandaient une église pour y prêcher à la mode de Genève, disant qu'il y avait place et temps pour tous.

Le calvinisme entra au capitoulat par trois de ses membres, en 1560 ; l'année suivante, tous les huit favorisaient la nouvelle religion.

Malgré cela, le sentiment et l'imagination du peuple, que l'hérésie des Albigeois avait séduit, demeurèrent fermés aux doctrines rigides et froides du calvinisme.

Bientôt, des divisions passionnées séparèrent les habitants, les familles elles-mêmes ; elles éclataient de tous côtés par des luttes partielles. Enfin les huguenots des villes voisines ayant pris les armes, s'unirent à ceux de Toulouse pour livrer la ville au prince de Condé ; après une lutte sanglante, ces derniers furent obligés de se retirer.

A la suite de cette prise d'armes, le parlement prononça plus de 1,800 condamnations et fit exécuter les principaux huguenots. Il chassa de son sein trente conseillers.

Mais le sang versé n'avait fait que rendre les haines plus ardentes, et la ligue s'établit à Toulouse, acceptée par le parlement à la seule condition qu'elle ne déplairait pas au roi.

Toulouse, fermement attachée à la foi catholique, fière de s'être délivrée des huguenots, envoyait des capitouls au roi Charles IX pour le supplier de ne point permettre l'exercice de la religion nouvelle dans ses murs. Elle fournissait sans cesse de l'artillerie et des munitions aux chefs catholiques qui guerroyaient dans la contrée.

Lorsqu'on apprit la tuerie de la Saint-Barthélemy, le parlement fit arrêter les principaux huguenots, et le 4 octobre, une bande de forcenés du plus bas peuple, conduits par quelques étudiants, se précipita à la conciergerie et massacra les prisonniers, au nombre desquels étaient Jean Coras et deux conseillers.

Les concessions accordées aux protestants irritaient l'ardente population toulousaine qui tenait les politiques et les huguenots en égale horreur. La force des ligueurs s'accrut de plus en plus ; après l'assassinat des Guises, ils nommèrent un conseil composé de 18 membres pris dans le clergé, le parlement et la bourgeoisie, qui gouverna la ville jusqu'au traité de Folemberg. Ils délibérèrent même publiquement de se soustraire à l'obéissance d'Henri III. Le président Duranti voulut alors s'opposer à cette rébellion, et paya de sa vie cette courageuse résistance.

Après la mort du roi Henri III, le conseiller d'état de Vic vint à Tou-

louse pour traiter, au nom du roi, avec la ville et le parlement. L'agitation fut telle, à cette occasion, que le peuple menaçant signifia au parlement de ne rien conclure qui fut contraire à la religion et au pays.

Le parlement, voyant que Toulouse ne lui offrait aucune sécurité, se réfugia à Castelnaudary.

Cependant, la ligue avait été vaincue, plus que par cent batailles, par la profession de foi catholique de Henri IV. La bonté et l'habileté du roi ramenèrent bientôt les plus exaltés. Le baron d'Auterive apporta, le 12 mars 1596, l'édit de Falembay. L'abolition de toutes les poursuites était proclamée, le parlement de Toulouse rétabli, l'abonnement des tailles accordé pour 100 ans ; il fut établi qu'il n'y aurait d'autre exercice que celui de la religion catholique, à Toulouse. Le 13, un *Te Deum* solennel fut chanté dans la cathédrale, et le 17, les capitouls et les bourgeois, assemblés dans l'hôtel-de-ville, prêtèrent serment au roi.

Le règne réparateur d'Henri IV sauvegarda tous les intérêts, calma les passions, et assura la paix dans les provinces méridionales aussi bien que dans toutes les autres parties du royaume ; aussi, la mort du roi amena-t-elle une profonde consternation. Toulouse, cependant, demeura paisible pendant la minorité du roi, au milieu des troubles qui agitérent encore plusieurs villes du Languedoc.

Depuis que les religionnaires n'étaient plus contenus par la main habile et puissante d'Henri IV, ils avaient repris l'espoir de resaisir leur importance politique ; ils s'organisèrent bientôt pour la lutte armée, et le duc de Rohan dirigea, pendant huit années, le soulèvement des religionnaires.

Il fut condamné par le parlement de Toulouse à être tiré par quatre chevaux et exécuté en effigie le 5 février 1628.

La prise de la Rochelle mit fin à cette première levée de boucliers.

Plus tard, cependant, le duc de Montmorency reprenait la campagne et s'emparait de plusieurs places du Bas-Languedoc. Battu à Castelnaudary, fait prisonnier, il fut amené à Toulouse le mercredi 27 octobre 1632, au moment où le roi venait d'y arriver avec la reine, après avoir soumis les villes rebelles.

Le duc de Montmorency fut condamné par le parlement le matin du samedi, et sa tête tomba dans l'après-midi du même jour, sur un échafaud dressé dans la cour de l'hôtel-de-ville, au pied de la statue d'Henri IV.

Il devait être exécuté sur la place du Salin ; mais le cardinal, qui accompagnait le roi, redouta l'émotion populaire.

Le duc s'était, en effet, attiré l'affection du peuple, comme celle des gens de guerre et des grands, par son affabilité et sa magnificence, sa générosité et sa valeur. D'ardentes supplications entourèrent le roi dans les heures qui précédèrent sa mort ; mais Louis XIII répondait : « Je ne serais pas roi, si j'avais les sentiments d'un particulier. »

On assure, cependant, que le fantôme de la noble victime troubla le monarque jusqu'à ses derniers moments, et qu'il regretta sur son lit de mort de n'avoir pas résisté aux prétextes politiques que le terrible justicier lui fit entendre.

Plus tard, quand la fronde déchira de nouveau le royaume, les émissaires des princes essayèrent aussi de soulever le Languedoc. Le parlement de Toulouse, à l'exemple de celui de Paris, mit à prix la tête de Mazarin ; mais la province demeura tranquille.

Alors, surtout, les rivalités du parlement et des capitouls soulevèrent sans cesse de nouveaux conflits. Les capitouls ne craignirent pas de s'armer pour demander aux membres du parlement les tailles qu'ils refusaient de payer. Deux capitouls furent pendus en effigie.

Les réformes de Louvois et de Colbert vinrent enfin apporter un soulagement durable à la population, et la naissance du dauphin, en août 1682, fut célébrée, avec une joie sans mélange, par des fêtes qui durèrent trois jours.

Plus tard, en 1687, le choix des huit magistrats municipaux fut réservé définitivement au roi, et l'édit d'août 1696 compléta cette transformation en établissant, dans toutes les villes du royaume, un maire perpétuel et héréditaire.

Le conseiller Jean Daspe acquit la mairie de Toulouse pour 80,000 livres. Le besoin d'argent avait, en effet, inspiré à la cour cette innovation hardie. Quelques mois auparavant, elle avait obtenu 250,000 livres des capitouls, pour la reconnaissance de leur noblesse, qu'ils essayèrent de faire remonter, par les efforts d'une érudition complaisante, jusqu'à la cour féodale des comtes de Toulouse, et même jusqu'à leur Capitole romain.

La dernière guerre de Louis XIV consolida la puissance du royaume, mais endetta le pays d'une manière effroyable. Le commerce était presque entièrement tari à Toulouse, où la vie parlementaire et la noblesse du capitoulat attiraient d'ailleurs toutes les ambitions.

Cependant, la guerre n'amena point ses ravages dans la province, et l'amour du plaisir, si naturellement expansif chez les méridionaux, se réveillait avec un élan qui inquiétait les évêques ; ils se plaignaient sur-

tout de l'attrait passionné qu'inspirait l'opéra, la nouveauté du moment.

Le calme qui suivit la mort de Louis XIV, malgré le règne d'un enfant de 5 ans et les querelles de la régence, montre que son œuvre politique lui survécut. Les parlements étaient réduits désormais à leur office judiciaire ; les états, dirigés par la main ferme des intendants, ne s'occupaient que des intérêts directs de leurs provinces ; les armées disciplinées ne pouvaient plus renouveler les troubles de la Fronde.

Toulouse se releva peu à peu de ses difficultés financières ; mais des inondations, des incendies, la famine, vinrent apporter le trouble et la ruine dans toutes les classes de la société.

En 1747, notamment, la cherté du blé suscita une émeute que les femmes du faubourg Saint-Michel soulevèrent les premières, en attaquant les charrettes de grains arrivant au port Garaud, sur l'ordre de l'intendant, pour assurer la nourriture des Toulousains. Elle prit une telle intensité, que des troupes furent envoyées en ville, et deux hommes furent pendus, le 4 janvier, à l'Esplanade. Comme le froid très vif qui régnait alors conserva leurs cadavres intacts pendant plusieurs jours, des attroupements tumultueux se pressèrent autour des corps de ces prétendus martyrs. Leur enterrement secret arrêta la légende prête à se former.

Pour atténuer la misère, les capitouls entreprirent de vastes travaux d'embellissement tracés par l'ingénieur Garipuy. L'Esplanade fut convertie en promenade, et on établit une triple allée d'ormes qui devait aboutir à la porte Saint-Étienne, d'une part, et au pont de Comminges sur la Garonne.

La dissolution des parlements, la violation des droits et des prérogatives des magistrats, rendit impopulaire la tentative hardie du président Maupou. A Toulouse, surtout, le parlement s'était acquis une véritable popularité, en refusant d'enregistrer des impôts excessifs.

Mais, lorsque Louis XV se fut éteint, trois ans après, le nouveau roi, désireux de montrer, dès les premiers mois de son règne, qu'il serait heureux de suivre le courant de l'opinion, rappela les anciens parlements. Une joie délirante éclata dans tout le royaume : à Toulouse, des acclamations et des fêtes accueillirent les anciens magistrats, ramenés et conduits comme en triomphe par le doyen des présidents à mortiers, de Puyvert.

Enfin, le 23 janvier 1790, Toulouse cessait d'être la capitale du Languedoc, pour devenir le chef-lieu d'un département qui s'appela bientôt le département de la Haute-Garonne.

« Toulouse a gardé l'empreinte des influences successives qui ont mar-

qué son histoire. Déjà ville importante lorsqu'elle devint l'alliée de Rome bien plus que sa conquête; plus tard l'une des cités les plus florissantes, de l'empire, deux fois capitale d'un royaume, puis d'une principauté féodale qui a laissé un sillon lumineux par les croisades, l'art monumental et la culture littéraire; elle n'a pas cessé d'être le centre naturel et la directrice des régions qui l'avoisinent. »

Rappelons enfin qu'au moment de la Révolution, Toulouse essaya de défendre ses vieux privilèges monarchiques, qui furent bientôt emportés avec la royauté elle-même. L'empire y livra une de ses dernières batailles le 10 avril 1814, sous les ordres du maréchal Soult contre les alliés.

Telle est, résumée très rapidement, l'histoire de Toulouse; nous nous sommes arrêtés quelque peu sur les événements principaux que nous ont conservés ses annales, empruntant souvent, même textuellement, à un travail tout récemment publié par un de nos érudits les plus distingués, M. de Lahoudès.

Entrons maintenant dans la ville, et cherchons à faire connaître la Toulouse moderne.

Toulouse est bâtie dans une plaine fertile, mais qui n'a rien de pittoresque; cependant, lorsque le temps est clair, alors surtout que le vent du sud s'apprête à souffler, on découvre la chaîne entière des Pyrénées, qui forme à l'horizon une ceinture étincelante de neige et de glaces éternelles.

La ville proprement dite s'étend sur la rive droite de la rivière, tandis qu'en face, sur l'autre rive, le faubourg Saint-Cyprien forme à lui seul une ville entière avec ses 20,000 habitants.

Un magnifique pont de pierre, construit par les états-généraux, de 1543 à 1546, relie le faubourg à la ville à peu près dans le milieu de son étendue. En aval, le pont suspendu de Saint-Pierre met en communication le canton nord de la ville et une des extrémité du faubourg Saint-Cyprien. En amont, un pont de fer, actuellement en construction, reliera le quartier Saint-Michel avec l'entrée du faubourg de la rive gauche.

Le canal du Midi contourne également la ville, et va se jeter dans la Garonne à l'extrémité nord de son faubourg le plus avancé de ce côté.

Une ceinture de boulevards a remplacé les anciens fossés, et fait le tour de la ville du centre; en un point seulement, une partie des anciens remparts existent encore et forment l'enceinte de l'arsenal de Toulouse, bâtiment sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure.

Mais prenons l'étranger qui sort du péristyle de la *gare Matabiau* et conduisons-le en ville, ce qui nous permettra, chemin faisant de parler

de chacun des monuments que nous pourrons rencontrer sur notre chemin.

La gare, bâtie de l'autre côté du canal, s'étend assez loin sur la ligne de Bordeaux, étroitement resserrée qu'elle est entre le canal et les hauteurs de Calvinet.

Tout à côté d'elle s'élève l'école vétérinaire, qui termine au nord les allées Lafayette.

La Société d'Agriculture de la Haute-Garonne établit la première, dans sa séance du 20 janvier 1807, deux cours de médecine vétérinaire. Le succès le plus complet ayant répondu à cette tentative, l'école vétérinaire de Toulouse fut créée par le décret du 27 juillet 1808. Mais, par suite d'un mauvais vouloir inexplicable, ce premier décret ne fut mis à exécution qu'en juillet 1825. Malgré cela, la nouvelle école ne fut en état de fonctionner qu'en 1835 : exemple frappant des difficultés *administratives* contre lesquelles toute création nouvelle a toujours à lutter.

En face de l'école vétérinaire, un pont en fer passe au-dessus de la voie ferrée, qui s'engage en tranchée dans l'étroit espace qui sépare le canal du Midi du pied des coteaux, au haut desquels on aperçoit la colonne commémorative élevée en l'honneur des *Braves morts pour la Patrie*, lors de la bataille de 1814.

A côté, les bâtiments de l'Observatoire montrent la colonnade du bâtiment principal, et autour de lui les coupoles qui abritent les instruments d'observation. D'abord création municipale, l'Observatoire est maintenant dirigé par les services de l'état, et vient tout récemment d'être désigné comme un des points où seront installés les instruments destinés à dresser la carte photographique du ciel.

En avant du pont du chemin de fer, un nouveau pont en brique permet de franchir le canal pour gagner les allées Lafayette.

Une statue élevée à Riquet, le créateur du canal du Midi, s'élève au rond-point qui précède la promenade qui porte le nom des Allées Lafayette, qui vont nous conduire au centre de la ville, en croisant les boulevards et le théâtre des Variétés.

La place Lafayette termine au sud les allées du même nom, place circulaire entourée de constructions uniformes et sans caractère.

La rue principale qui s'ouvre sur cette place, la rue Lafayette, nous conduira en quelques minutes sur la place du Capitole, au point central de la ville, sur un des côtés de laquelle s'élève l'hôtel-de-ville décoré du nom pompeux de Capitole, qui peut faire naître tout d'abord une étrange confusion avec le Capitole romain, dont nous avons parlé à l'occasion du

martyre de saint Sernin, et qui selon toute probabilité était situé dans un point tout autre de la ville.

Le Capitole est une vaste construction, isolée aujourd'hui, et qui forme un des côtés de la place du même nom. Les capitouls avaient projeté depuis longtemps de remplacer l'ancien hôtel-de-ville, assemblage bizarre de constructions du XV^e et du XVI^e siècles, par un édifice monumental. L'architecte Capmas fut chargé, en 1727, d'ouvrir une place devant l'ancienne maison municipale et de refaire la façade du vieil édifice, utilisant les anciennes fondations. La construction dura 10 ans, et les capitouls s'imposèrent les plus lourds sacrifices pour mener à bien cette entreprise considérable.

Le Capitole se compose d'un arrière-corps et de trois avant-corps de style ionique. Huit colonnes de marbre rouge supportent un fronton triangulaire surmonté par deux génies.

Sur la frise, une longue plate-bande de marbre noir porte pour toute inscription le mot *Capitolium*. Les avant-corps latéraux sont également ornés de statues représentant Clémence Isaure, personnification de la poésie à Toulouse, Minerve, Melpomène et Thalie.

Capmas, l'architecte du Capitole, pouvait être un artiste de talent ; mais il était laid et difforme, ce qui ne l'empêcha pas d'être accusé d'avoir enlevé une jeune fille.

L'avocat Boubée, alors célèbre dans le barreau de Toulouse, plaidait pour lui : « Messieurs, dit-il, je plaide pour un laid, je plaide pour un gueux, je plaide pour un sot (Capmas voulut alors protester, Boubée lui imposa silence). Pour un laid, Messieurs, le voilà ! pour un gueux, Messieurs, c'est un peintre, et qui pis est, le peintre de la ville ! pour un sot : que la cour se donne la peine de l'interroger. » Et l'avocat gagna sa cause.

La façade de Capmas et la cour de Henri IV sont les seules parties anciennes qui restent aujourd'hui, et des bâtiments neufs, dus à M. Duclerc, ont remplacé les constructions uniformes qui déparaient l'hôtel-de-ville de Toulouse.

La cour centrale intérieure, la cour de Henri IV, a été également restaurée et sera certainement remarquée par tous les archéologues, grâce à ses détails charmants de la Renaissance ; au fond, une belle porte de l'architecte Bachelier ; au-dessous de l'entablement, on lit cette inscription :

Hic Themis dat jura civibus,
Appollo flores camœnis, Minerva palmas artibus.

Au-dessus, une niche renferme une statue de Henri IV, en marbre noir, avec la tête et les mains en marbre blanc.

C'est dans cette cour que le duc de Montmorency eut la tête tranchée, le 30 octobre 1632, et l'on montre encore le couperet qui aurait servi à cette odieuse exécution.

Au-delà de cette porte est le grand escalier qui conduit aux étages supérieurs : salle du Conseil au nord, salle des Fêtes sur la façade. Parmi celles-ci — en restauration actuellement — il faut distinguer la salle du Trône, la salle des Illustres et celle de Clémence Isaure.

La salle des Illustres est, en quelque sorte, le panthéon de la ville de Toulouse, et les bustes des hommes illustres sont rangés dans des niches



Clémence Isaure distribue les prix des Jeux floraux.

dorées creusées dans l'épaisseur des murs. Ostentation un peu prétentieuse peut-être, et qui semble bien démodée aujourd'hui.

La salle de Clémence Isaure est plus intéressante, car elle nous donnera l'occasion de parler de cette académie des Jeux floraux, dont la réputation a été si grande autrefois, et qui conserve précieusement encore les traditions de la plus ancienne académie littéraire.

Une statue de Clémence Isaure, placée autrefois sur son tombeau, dans le cloître de l'église de la Daurade, a donné le nom à cette salle ; au bas de cette fort ancienne statue, on peut lire l'inscription suivante gravée sur une plaque de bronze :

« Clémence Isaure, fille de Louis Isaure, de l'illustre famille des Isaure, s'étant vouée au célibat comme l'état le plus parfait, et ayant vécu cinquante ans vierge, établit, pour l'usage de sa patrie, les marchés au blé, au poisson, au vin et aux herbes, et les légua aux capitouls et aux citoyens de Toulouse à condition qu'ils célébreraient chaque année les Jeux floraux dans la maison publique qu'elle avait fait bâtir à ses dépens, qu'ils y donneraient un festin, et qu'ils porteraient des roses sur son tombeau ; que s'ils négligeaient d'exécuter sa volonté, le fisc s'emparerait, sous les mêmes charges, sans autre forme de procès, des biens légués. Elle a voulu qu'on lui érigeât en ce lieu un tombeau où elle repose en paix. Elle a fait cette institution de son vivant. »

C'est dans cette salle, au pied de cette statue, que se réunit l'académie des Jeux floraux, et c'est dans la salle des Illustres qu'elle distribue tous les ans les fleurs, emblèmes des prix donnés aux meilleures poésies envoyées à l'académie.

L'académie des Jeux floraux n'est pas la plus célèbre, mais elle est incontestablement la plus ancienne des institutions littéraires de la France, nous dit le secrétaire perpétuel, M. de Rességuier, auquel nous empruntons la plupart des détails qui vont suivre.

En 1323, sept savants, distingués par leur sagesse et la finesse de leur esprit, — rapportent les annales toulousaines — *voulant trouver la science de faire de bons poèmes*, envoyèrent dans les diverses contrées de la langue d'oc des lettres invitant les poètes à leur apporter leurs ouvrages, et promettant au plus vaillant une *violette d'or fin* en signe d'honneur.

C'est le mardi après la fête de la Toussaint 1323 qu'ils lancèrent leur missive littéraire, et la scellèrent de leur sceau, sur lequel était figurée une dame nommée Amors (poésie) accueillant les poètes et leur distribuant ses joyaux.

Cette invitation eut le plus grand succès, et au jour indiqué, le 1^{er} mai 1324, les poètes arrivèrent de tous les côtés. Les personnages les plus considérables rehaussèrent cette fête de leur présence, et les capitouls décidèrent qu'à l'avenir les frais de la *Joie de la violette* seraient couverts par les revenus de la ville.

Ainsi, dès l'origine, s'établirent entre la ville et le collège des sept troubadours, cette série de rapports et d'encouragements qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

Cette date, 1^{er} mai 1324, est la première date certaine de ce *Collège du*

gai savoir qui fut un rival et un imitateur des cours d'amour et de poésie de Provence.

Non contents de se livrer « au seul plaisir d'entendre chanter d'un son mélodieux et gai des chants bien versifiés, célébrant de beaux faits et des mots notables qui pénètrent l'âme d'une bonne doctrine », les sept troubadours publièrent une poétique écrite en vers. Ce manuscrit, unique en son genre, existe encore aujourd'hui dans les archives de l'académie ; il fut rédigé en 1356 par Molinier, chancelier du collège du « Gai Savoir », et est un des monuments les plus anciens et les plus curieux des commencements de la littérature méridionale.

Les règlements qu'avaient adoptés les sept Troubadours pour leur concours furent maintenus intacts pendant la moitié du quatorzième siècle ; mais à son déclin, l'importance du collège du Gai Savoir s'amointrit. Les guerres, les pestes, les disettes, l'état des finances de la ville, diminuèrent l'éclat des fêtes de mai, et en 1484 le collège du Gai Savoir cessa de se réunir.

Toutefois, l'interruption que les malheurs des temps avaient imposée ne fut que de courte durée. Grâce à la main libérale d'une noble dame toulousaine, une ère nouvelle s'ouvrit pour les Jeux floraux. Clémence Isaure parait, et aussitôt cette poétique institution, menacée de ruine, prend un essor inattendu. On voit la généreuse donatrice présider elle-même, en 1496 et 1498, à la distribution des prix.

L'on sait peu de choses sur cette figure idéale de Clémence Isaure, et la critique, qui ne respecte rien, a été jusqu'à nier son existence ; mais si sa biographie nous manque, son œuvre subsiste encore.

Cette seconde époque n'est peut-être pas, au point de vue littéraire, la plus considérable, mais elle ne manque pas d'intérêt ; et lorsque le poète toulousain Goudelin présentait au collège du Gai Savoir les belles strophes de son chant royal, on peut se demander où donc en faisait-on de meilleures ?

La langue romane céda bientôt le pas à la langue française, et elle seule fut admise dans les concours, vers le milieu du XVI^e siècle.

Le renom des Jeux floraux s'était étendu au dehors et exerçait sur la France entière un rayonnement incontesté ; et lorsque le roi venait dans la ville de Toulouse, rien ne paraissait plus intéressant à lui montrer que le spectacle d'une séance littéraire de la docte académie. C'est ce que l'on put voir lorsque Charles IX fit son entrée à Toulouse en 1563.

Lafaille, l'annaliste de la ville, raconte « qu'à l'endroit de la Pierre, il y avait un théâtre à la mode rustique auquel étaient peintes les neuf

Muses, tant pour le respect du roi, amateur des muses et disciplines, que aussi en mémoire de dame Clémence Isaure, laquelle n'a été moins en Toulouse que Minerve à Athènes, s'étant dédiée aux lettres, et néanmoins intitua les Jeux floraux. Au-dessus du dit théâtre, y avait en piedestal, et sur icelui la statue de dame Clémence tenant à sa main les fleurs par elle ordonnées, savoir l'Eglantine, la Violette et le Soucis.

» En même endroit, il y avait une grande nuée, de laquelle sortait un globe composé de grand artifice, dans lequel il y avait une enfant habillée en nymphe, pour présenter les dites fleurs. Étant en présence du roi, elle le salua par quatre vers français, et ensuite lui présenta les trois fleurs, que le roi prit ; après quoi la nymphe s'envola par le même artifice. »

Mais les réunions poétiques du gai savoir changèrent peu à peu de manière d'être, et en 1694, une réforme radicale vint assurer l'avenir de la création de dame Clémence, en recevant du roi des lettres patentes érigeant en académie des belles-lettres les Jeux floraux de Toulouse.

Enfin, en 1773, un arrêté, signé à Compiègne, donna à l'académie des statuts qui servent de base à ses délibérations et à ses concours, et qui sont encore en vigueur aujourd'hui.

Les concours de l'académie des Jeux floraux sont assidûment fréquentés par les poètes de la France entière, et la moyenne des ouvrages qui lui sont annuellement soumis est d'environ huit cents.

Les membres de l'académie portent le nom de Mainteneurs, et elle décerne à ses lauréats, ou aux écrivains qu'elle affine à sa mission, des lettres de maîtres ès-Jeux floraux.

L'académie possède une bibliothèque peu considérable, mais des plus remarquables, car elle renferme de véritables trésors. Ce sont des manuscrits, des registres, des grammaires et des glossaires en langue romane, datant du XIV^e et du XV^e siècles, d'une grande valeur artistique et littéraire, ou tout au moins archéologique. En outre des premières lettres circulaires adressées en 1323 par les sept Troubadours, et de la poétique de Molinier, on y voit la collection incomparable dite : *Las flos del gai saber*, qui se compose de la série des pièces couronnées depuis l'origine des Jeux.

Nous avons nommé le poète Goudelin comme une des illustrations toulousaines qui a jeté le plus d'éclat sur l'académie des Jeux floraux.

Au XVII^e siècle la littérature méridionale suivit le mouvement créé, ou plutôt asservi par Malherbe ; et les poètes toulousains tiennent le premier rang, grâce à Goudelin et à son cortège. « Pierre Goudelin, écrit le docteur Noulet, s'essaya fort jeune sur la Muse toulousaine ou *Mondine*,

comme on disait alors. Mais son premier recueil de vers ne parut qu'en 1617, — il avait alors 38 ans — sous le titre gracieux de *Ramelet Moundi*, le Bouquet toulousain.

Le talent de Goudelin fut toujours un talent plein de sève, mais guidé par l'étude et par l'art, fécond et mesuré, tout à la fois. Nous venons de nommer Malherbe : eh bien ! Goudelin montre plus d'imagination, d'entrain et de feu que son illustre contemporain ; il est surtout plus varié, moins contenu que lui pourtant.

Mais son grand honneur lui vient surtout d'avoir su tirer le premier de l'idiome toulousain une langue poétique par excellence, et si complète qu'elle est demeurée comme un modèle inimitable, tant le génie particulier de Goudelin l'a fait valoir.

Goudelin s'exerça sur tous les genres, depuis le dialogue facétieux, si fort en vogue à cette époque, jusqu'à l'ode, le genre lyrique le plus élevé.

Né à Toulouse, vers 1579, Pierre Goudelin était fils d'un chirurgien renommé. Il étudia avec fruit les lettres au collège des Jésuites ; puis il suivit les cours de jurisprudence, prit le titre de docteur en droit, et se fit recevoir avocat au parlement, comme pour se donner une contenance dans le monde, car il ne fit jamais profession du barreau.

Peu favorisé de la fortune, il fut néanmoins toujours oublieux des biens qu'elle dispense, tellement que, parvenu au terme de sa vie, tout lui manqua, même le nécessaire ; aussi, trois ans avant sa mort, il se trouva placé dans la nécessité de recourir aux bienfaits de sa ville natale. On vit alors l'insouciant vieillard, avec une grâce touchante et sévère, venir, sans fausse honte, en s'appuyant sur sa Muse, l'aimable coupable qui seule l'avait distrait des soins de la vie, présenter sa requête au corps municipal de Toulouse, en lui faisant hommage de la dernière fleur de son rameau poétique : *La floureto noubelo del Ramelet Moundi*.

L'offrande fut agréée avec reconnaissance et le placet favorablement accueilli. Les capitouls, assistés du conseil des bourgeois, regardant les œuvres de Goudelin comme des services rendus par lui à la cité, lui assurèrent une rente viagère.

Bientôt le chapitre de la métropole s'associa à cet hommage public rendu au talent et à la moralité du poète.

C'est une belle et touchante figure que celle de ce bon bourgeois de Toulouse, se laissant aller à la dérive toute sa vie, toujours moral, toujours honnête, toujours Français, ne faisant parade ni de son talent, ni de sa foi religieuse, ni de son patriotisme, tant ce lui sont des vertus familières. Une douce gaieté, pleine de franchise et de retenue, fut sur-

tout la bienfaisante fée qui, durant sa vie, le guida sans l'éblouir, et qui vint doucement lui fermer les yeux au dernier moment.

Elle était certainement avec lui, lorsqu'après avoir vendu son dernier lopin de vigne, il répondait à des amis qui semblaient le lui reprocher doucement : Que pouvais-je en faire ? il y pleuvait comme à la rue. »

Et aussi, lorsque peu de temps avant sa mort, se promenant dans le cloître du couvent des Augustins, un de ses familiers lui demandait : « Que faites-vous ici, Goudelin ? — Je heurte, pour qu'on vienne m'ouvrir, » répondait le vieillard souriant, en frappant significativement de son bâton les pierres tumulaires sur lesquelles il marchait.

L'éminence du talent de Goudelin et le goût de Toulouse pour ses œuvres, favorisa singulièrement le mouvement que le *Ramelet* avait commencé. Les compositions écrites en patois, une fois de mode, on les vit figurer en toute occasion dans le Midi. La Muse vulgaire fut donc appelée à tenir sa place dans toutes les fêtes.

Il est difficile de faire un choix dans les œuvres du poète toulousain ; nous allons cependant prendre quelques morceaux de genres différents, et qui permettent d'apprécier ces poésies, souvent exquises.

Dans le Midi, tout le monde récite le début de ses stances à la mémoire du roi Henri IV.

Iantis Pastourelets, que, dejouts las oundretas
Sentetz apazima le calimas del jour,
Tant que les auzelets, per saludo l'amour,
Uflon le gargaillo de milo cansounetas.

Petits rius, dou l'argen beziadomen gourrino,
Pradets, oun le plaze nous embesio les èls,
Quand la joueno sasou bous cargo de ramèls,
Augèts coussi se plaing uno Nympho moundino

La nymphe toulousaine ayant disposé à l'entendre les bergers, ruisseaux et prairies, commence ses plaintes sur la mort du bon roi ; puis le poète termine par ce trait final d'une si haute inspiration :

Escantit es le lum, usat es le bèl moble,
De qui la terro fée l'aunou de soun onstel,
La descarado Mort, un cop tout à bèl tal,
Endrom dedins le clot le pages è le noble !

Le moude es uno mar oun, coumo jouts de belas,
L'home sent quado jour qualche bent d'affliccion,
Mès, nostre Rey coumoul de touto perfeccion,
Hurous hoste del ciel, trepejo las estelas.

Goudelin a laissé de nombreux sonnets, mais en traitant ce genre avec une rare perfection. En voici dont le sujet est une invitation de bal faite aux jeunes filles de leur village par des bergers :

Bèlos, de qui le Cèl m'alebo lé bitsage,
Quand bol brouda de lums soun gran habillomen,
E donn la gaillardio forço ta doussomen,
Que tout còr ba bouca jouts l'arquet d'un magnatge;

Guignoulet è Liris, perletos del bilatge,
Bous desiron fa part de leur contentomen,
Quand fibres è clarins d'un gay resounomen,
Cèrcan de gratilhous les pès è le couratge.

Sensa nous mespreza per n'estre que pastous,
Benets tosta le gauch de bostres serbitous,
E guimba, brabomen sur l'herbeto flourido,

Un decembre d'afas nou nous torro jamay,
A l'an de nostr'humou nou se trobo que may,
Que de milo plazes nous courouno la bido.

Goudelin ne composa que rarement en vers français, et bien lui en prit : la province, tout au moins celle du Languedoc, n'arriva que fort lentement à savoir suffisamment la langue française, ce qu'il est facile de constater dans les écrits du temps.

Le conseil général de la Haute-Garonne vient, tout récemment, de faire une édition des œuvres de Goudelin, et c'est le docteur Noulet, auquel nous avons emprunté la plupart des appréciations ci-dessus, qui a été chargé de diriger ce travail; nul ne pouvait le faire avec plus de compétence.

Derrière le Capitole, et isolé dans un square, malheureusement trop exigu, le donjon restauré, ou plutôt complété par Viollet-le-Duc, renferme les archives de la ville, dépôt des plus riches en documents précieux. Nous citerons surtout les annales manuscrites de l'hôtel-de-ville de Toulouse, « œuvre collective de plusieurs générations, où se sont accumulées en douze volumes, du XIII^e au XVII^e siècle, des informations de nature variée et de valeur inégale, et qui forment un monument historique d'une grande notoriété. »

M. Roschach a publié tout dernièrement une notice extrêmement intéressante sur ces manuscrits, et nous lui empruntons les renseignements suivants sur les lacérations apportées à ces précieux documents, lors de la tourmente révolutionnaire.

Le caractère spécial à ces annales de Toulouse était de contenir les

portraits des Capitouls, enluminures souvent de grande valeur artistique, et fort intéressantes surtout pour l'histoire de l'art.

Ce point était important à établir tout d'abord pour expliquer le fait qui se produisit lors de l'auto-da-fé de 93.

Le 8 août 1793, les commissaires de la Convention, présents à Toulouse, proposèrent à la *Société populaire* de rehausser l'éclat de la cérémonie qui devait avoir lieu le 10 du mois, en brûlant publiquement les titres des Capitouls, les tableaux qui existaient encore dans la maison commune, les armoiries et toutes les effigies des grands et petits despotes.

Cette idée fut acclamée par l'assemblée; et l'arrêté suivant fut aussitôt signé :

« Tous les titres et les portraits seront brûlés sur l'autel de la patrie, à 6 heures du soir, aux cris de : vive l'égalité ! »

Le lendemain, le conseil de la commune fut assemblé, et reçut communication de l'arrêté. On retira de l'armoire de fer, ornée de têtes de Pallas, les vénérables registres, qui furent étalés sur le bureau, ainsi que tous les grands tableaux qui étaient dans les galeries.

On décida que l'arrêté serait exécuté avec empressement, et, sans perdre une minute. Tous ces objets allaient être transportés chez le président de la Société populaire, grand inquisiteur, investi par l'autorité publique, lorsque l'un des auteurs de l'arrêté entra dans la salle.

Il paraît que celui-ci avait prononcé la redoutable sentence sans une parfaite connaissance de la matière; car, en voyant sur la table des administrateurs municipaux ces beaux manuscrits destinés aux flammes, il éprouva de soudains scrupules, et fit observer aux héritiers des capitouls que l'intention des représentants du peuple n'était pas de détruire les monuments de l'histoire, mais qu'il fallait brûler les feuilles contenant l'image des capitouls. On se conforma immédiatement à ces prescriptions, et les peintures, plus ou moins lacérées, furent apportées au président de la Société populaire.

Le 10 août, dans l'après-midi, un pompeux cortège se forma sur la place de l'hôtel-de-ville, dénommée alors place de la Liberté : « des groupes de vieillards, d'enfants et de jeunes filles chantaient des hymnes patriotiques et brûlaient religieusement de l'encens. »

Cette procession alla défiler au boulingrin, où s'élevait la montagne surmontée de l'arbre et du bonnet de la liberté. « Un volcan placé dans le sein de cette montagne, vomissait des feux et des éclairs. » L'éruption finale foudroya quatre statues placées à la base, figurant le royalisme, le fanatisme, le fédéralisme et l'aristocratie.

Le cortège se remit en marche vers la place de l'hôtel-de-ville où l'on avait préparé, au pied de la statue de la liberté, le bûcher destiné à consumer les portraits capitulaires. « C'est par cet auto-da-fé, écrit un journaliste contemporain, que fut très gaiement terminée cette fête, l'une des plus brillantes qui aient été décernées à la liberté. »

Les traces de cette dégradation méthodique ont déshonoré pour jamais les douze volumes de l'histoire.

Il paraît, du reste, que les flammes de l'autel de la patrie ne furent pas absolument impitoyables. Toutes les feuilles peintes des manuscrits, sauf seize appartenant au sixième et au huitième livre, avaient bien été arrachées des volumes et perdues pour la ville ; mais un certain nombre d'entre elles, loin d'être réduites en cendres, passèrent aux mains de divers particuliers, et quelques années après la tourmente, on les retrouvait dans des cabinets d'amateurs.

La plupart de ces vélins, ainsi échappés à l'auto-da-fé de la Convention, sont revenus à leur première place ; mais il manque encore bien des lacunes qui ne seront jamais comblées.

Le capitole, outre les différents services municipaux, contient encore une salle de spectacle, récemment restaurée, et où les sculpteurs toulousains ont multiplié à l'extrême des œuvres bien dignes de la réputation de l'école des arts de la ville, école dont nous aurons à nous occuper en visitant le Musée.

A l'angle sud-ouest de la place du Capitole, la rue du Taur va nous conduire à l'église de ce nom et à la basilique Saint-Sernin.

L'église *Notre-Dame du Taur*, qui était primitivement destinée à saint Saturnin, a été bâtie sur le tombeau de l'apôtre de Toulouse. Saint Hilaire, troisième évêque de Toulouse, voulant rendre aux reliques de saint Saturnin les honneurs qui leur étaient dus, fit creuser le sol à l'endroit où devaient reposer, suivant la tradition, les restes du martyr. Ces derniers furent en effet retrouvés profondément enfouis dans la terre, et encore enfermés dans leur cerceuil de bois. Mais, n'osant toucher à un corps aussi saint, Hilaire fit entourer ce tombeau d'une construction en briques, en forme de four, et, pour exciter la piété des fidèles, il éleva au-dessus du sol, et attendant aux reliques, un édicule en bois.

En remaniant l'autel principal de l'église actuelle, l'on a mis à découvert une crypte, qui semble répondre à l'*opus latericium fornicis*, instar de Saint-Hilaire.

La nef unique de l'église date du XIII^e siècle ; mais la façade, recons-

truite en 1530, est munie de créneaux, de machicoulis et de meurtrières, toutes circonstances qui lui donnent l'aspect d'une forteresse.

En face de l'église du Taur, une petite rue nous conduira au petit séminaire de l'Esquille, et aux ruines de l'église des Cordeliers.

Celle-ci, vendue à la Révolution, a servi de magasins à fourrages jusqu'en 1870, époque à laquelle un incendie l'a entièrement détruite ; la tour du clocher seule a résisté aux flammes et elle sert aujourd'hui de fonderie de plomb de chasse.

Cette église renfermait un mausolée élevé à la mémoire du président Duranti, et le tombeau d'une toulousaine célèbre, la belle Paule.

Avant sa naissance, nous dit un écrivain toulousain, la beauté était plus rare que la grâce dans la cité palladienne ; les formes romaines avaient presque entièrement disparu ; aux lignes pures, aux traits délicats, avait succédé, pendant la longue occupation des Wisigoths, des Normands, des Sarrasins, je ne sais quel mélange désagréable qui contrastait avec l'ancienne réputation de l'Occitanie.

Ce fut vers ce temps que *Trisors*, écrivain plus que naïf, essaya d'apitoyer les âmes charitables sur le sort des Toulousaines, et démontra avec une évidence dont elles durent lui savoir peu de gré, que la laideur menaçait d'être leur apanage.

Rabelais aussi, trompé par un conte populaire, se gabait impitoyablement des dames *largement pattées* de Toulouse. La fable de Ranahilde, appelée la reine *Pédaque* (pied d'oie), parce qu'elle aimait le bain jusqu'à la folie avait cours encore à cette époque.

L'apparition de Paule de Viguier marqua une ère nouvelle et commença la réhabilitation des Toulousaines.

C'était en 1533, François I^{er} faisait son entrée solennelle à Toulouse ; il venait accomplir dans la basilique Saint-Sernin un vœu fait pendant sa captivité. Le bruit des couleuvrines, des arquebuses et des fauconneaux se mêlait au son de l'abat-Roger ; la bannière blanche et de gueules de la ville pavoisait les remparts et les clochers ; le vieil étendard d'Aquitaine nuancé de vert et de blanc, décorait la façade de la maison commune ; tous les habitants étaient sous les armes ; les capitouls avaient porté à l'entrée du Ravelin le dais de drap d'or sous lequel le roi allait se placer ; sur un coussin violet étaient les clefs des huit portes de la cité ; sur un autre était ouvert l'Évangile.

Les capitouls offraient au roi les clefs qui leur étaient confiées ; mais avant de les recevoir, le roi devait jurer de maintenir les franchises et privilèges de Toulouse.

François I^{er} venait de prêter ce serment, lorsqu'une troupe de jeunes filles, vêtues en nymphes, se présenta devant lui ; à leur tête était Paule de Viguier, à peine âgée de quinze ans. Elle récita un discours en vers, et le prince demeura frappé d'admiration ; il crut voir le modèle de ces statues grecques, chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui venaient depuis peu d'être découvertes en Italie. Dans son enthousiasme, il l'appela la *belle Paule*, et, depuis lors, elle ne fut jamais appelée autrement. Sa modestie de jeune fille fut si vivement émue par l'hommage flatteur du roi chevalier, qu'elle ne put s'empêcher de rougir et de baisser timidement les yeux. « On vit en ce moment, dit un vieux chroniqueur, se peindre dans ses traits l'image de la vertu qui devait diriger toutes les actions de sa vie. »

Les poètes chantèrent la jeune Toulousaine sur tous les tons ; ils la comparèrent à toutes les déesses et en firent la quatrième Grâce.

Paule de Viguier était née Jacqueline de Lancefoc ; elle fut unie en premières noces au sire de Baynaguet, guerrier intrépide et magistrat éclairé, que les mémoires de l'époque qualifient de prompt et hardi capitaine. Baynaguet mourut bientôt sans enfants, et Paule, qui n'avait fait qu'obéir à sa famille en acceptant la main de ce gentilhomme, put réaliser le vœu secret qu'elle avait fait en son cœur. Elle épousa Philippe de la Roche, baron de Fontenille, seigneur distingué par sa naissance, par sa valeur et aussi par les titres de chevalier des ordres du Roi et de capitaine de cinquante hommes d'armes.

Plusieurs enfants naquirent de cette union, et leurs descendants forment encore une des familles les plus honorables du pays.

Mais un malheur inattendu jeta le désespoir dans l'âme tendre de la noble châtelaine : elle perdit son premier né. La douleur lui inspira des vers pleins de charmes, qui se terminent ainsi :

Las ! j'ai perdu ce rosier fleury,
De mon vieux temps l'orgueil et l'espérance ;
La seule mort peut donner allégeance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtry
Or, adieu donc, mon enfant moult chéry,
De toi toujours garderai souvenance.

En 1563, Charles IX vint à Toulouse ; Catherine de Médicis l'accompagnait. Elle demanda que Paule lui fut présentée, et quoique la baronne de Fontenille eût alors quarante-cinq ans, elle lui parut éblouissante de beauté. Le connétable de Montmorency s'écria « qu'on pouvait hardiment

la placer au nombre des merveilles de l'univers ; qu'elle était l'honneur de Toulouse et de son siècle. »

La marquise de Lambert raconte, de son côté, que la foule qui se pressait autour de la baronne de Fontenille, chaque fois qu'elle sortait, lui devint si incommode, qu'elle prit le parti de se renfermer dans son hôtel et de n'en jamais sortir qu'avec un voile.

Cette résolution fit rumeur dans le quartier des étudiants ; on parla d'un mouvement séditieux, et les capitouls menacèrent la belle Paule de la rendre responsable de tous les résultats du tumulte, si elle ne se montrait pas au moins deux fois par semaine à visage découvert.

Aussi bonne que belle, cette femme extraordinaire emporta dans la tombe les regrets de toute la cité ; le registre des grands Augustins, de l'année 1610, fait foi qu'elle était encore, dans l'âge le plus avancé, l'objet de l'admiration générale.

« Ce jourd'hui, a été ensevelie dans le tombeau des Lancefocs, près du pilier en dehors de la chapelle des saintes onze mille vierges, ainsi que l'avait demandé très haute et puissante dame Paule de Viguier, baronne de Fontenille et autres lieux, laquelle, en son âge vieillissant de plus de 92 ans, avait conservé la teinte dorée de ses cheveux et les traits qui l'avaient fait nommer par le peuple tolosain la belle Paule. »

Ce fut dans ce même lieu que l'on a retrouvé, en 1834, le corps très bien conservé d'une femme dont les cheveux étaient d'un beau blond.

Était-ce Paule de Viguier, qui, ainsi qu'un de ces admirables restes de sculpture que le sol de la Grèce, de l'Italie et du Languedoc nous rend quelquefois, venait, au milieu d'un temple profané, nous rappeler les traits de la Vénus du XVI^e siècle ? Les érudits demeurèrent incertains ; mais le peuple ne douta pas ; frappé du miracle de cette beauté, qui s'est perpétuée comme l'immortelle dans le fond d'un tombeau, il ne toucha qu'avec respect le linceul qui l'enveloppait, et qui, suivant lui, n'avait pu protéger ainsi que les restes d'une sainte.

L'église *Saint-Sernin* est certainement le monument le plus intéressant que l'on rencontre à Toulouse, et l'un des plus importants de toute la région du Midi. Des travaux de restauration, habilement dirigés par Violet-le-Duc, ont rendu à la basilique son ancienne splendeur, et aujourd'hui, elle se trouve à peu de chose près complète dans toutes ses parties.

Bien que l'église *Saint-Sernin* paraisse avoir été construite d'un seul jet, et malgré l'unité de ses constructions, il est assez facile de constater qu'elle a été reprise à trois époques différentes. Bien des fragments de sculpture proviennent d'un édifice primitif et ont été utilisés au XII^e

siècle, lors de la construction de l'église actuelle. Au XIV^e siècle, la nef fut détruite entièrement et jusqu'au ras du sol. On la reconstruisit avec



L'Église Saint-Sernin.

une certaine précipitation, une économie de main-d'œuvre et de matériaux qu'on ne remarque pas dans l'abside ni dans les transepts. Toute-

fois, les murs des bas-côtés nord et sud durent rester debout avec leurs portes ; car ces bas-côtés sont encore décorés de curieux chapiteaux romans.

Le XIV^e siècle n'a pas cherché à modifier le plan général ; il a même conservé l'aspect de la décoration intérieure, et s'est contenté de mettre son cachet entre les deux tours de la façade occidentale, en y construisant une voûte d'arête ogivale.

Vers la même époque, on éleva les deux derniers étages de la tour centrale et la flèche qui la surmonte. Ce poids, ajouté à la construction primitive, écrasa les quatre piliers des transepts qui furent alors grossis et entourés d'une énorme maçonnerie en briques.

On construisit aussi les cryptes actuelles, et on éleva le sol du chœur de manière à engager de plus de deux mètres les anciennes colonnes de l'abside.

Le XVI^e siècle restaura ou termina l'arcature des galeries de la nef. La couverture posée à même sur la voûte, ne parut probablement pas devoir être conservée et réparée, car on éleva, tout au pourtour de l'édifice, une galerie en briques, percées de petites arcades et destinées à supporter une toiture en charpente. En outre, le XVI^e siècle orna de peintures assez riches et d'un assez bon style pour l'époque, le chœur et les transepts.

De 1830 à 1870, la ville de Toulouse a fait des sacrifices considérables pour isoler complètement l'église Saint-Sernin, qu'entouraient autrefois l'abbaye, le cloître, les chapelles, les habitations des chanoines.

La façade est encore incomplète et dépare l'édifice.

Deux autres portes latérales donnent accès dans l'intérieur de l'église. La porte du sud, porte *Miègeville*, située en face de la rue du Taur, est précédée d'un charmant portail isolé de la Renaissance et dû au ciseau du sculpteur Bachelier.

Des nivellements, exécutés maladroitement, ont changé l'aspect de ce portail et celui de la porte percée dans le mur de l'église, en donnant un mètre de plus à ses jambages.

Les chapiteaux de ses colonnes en marbre représentent des scènes de l'histoire sainte ; la frise qui supporte le tympan est ornée des figures des douze apôtres. Un bas-relief en marbre blanc, le Christ apparaissant dans sa gloire, décore le tympan ; enfin, le bas-relief de gauche représente saint Jacques, et celui de droite saint Pierre.

Du même côté, la *porte des Comtes* s'ouvre à l'extrémité du transept ou du bras droit de la croix dessinée par les murs de l'église. Cette porte a reçu, dans le vulgaire, le nom de *porte des Filhols*, transformé en porte

des Filleuls. Elle doit son nom à une niche voisine, reconstruite en 1774, où furent ensevelis, dans des sépulcres pour la plupart gallo-romains, plusieurs comtes de Toulouse. La dignité de ces princes souverains ne suffisait pas à leur faire accorder la sépulture dans l'*insigne basilique*, où des *corps saints* pouvaient être seuls conservés.

D'un autre côté, Raymond, excommunié lors de la croisade des Albigeois, n'avait pu recevoir les honneurs de la sépulture en terre sainte.

La porte du Nord, opposée à celle-ci, ou *porte Royale*, est murée.

La partie la plus intéressante de l'extérieur de l'édifice est l'abside. Les cinq chapelles de l'abside, religieux souvenir des cinq plaies du Christ, se groupent avec les quatre chapelles des transepts.

Presque toute cette construction est en pierre, chose toujours rare à Toulouse, et de très grand luxe ; les murs et les archivoltas ont été seuls bâtis en brique ; c'est sur eux que se détachent toutes les sculptures.

Ces chapelles et la ligne courbe à laquelle elles se rattachent constituent un immense soubassement, au-dessus duquel paraît s'élever le mur du chœur, le chevet de l'église. Toutes ces constructions semblent s'appuyer mutuellement, pour servir de base à la tour qui s'élève au point de jonction des bras de la croix. De cet ensemble résulte, ainsi que le fait remarquer Mérimée, une disposition pyramidale des plus heureuses qui frappe de loin le spectateur.

C'est autour de cette abside qu'existait autrefois un vaste cimetière dont on chercherait vainement les traces aujourd'hui.

Il faut entrer dans l'église Saint-Sernin par la porte occidentale, afin de voir dans son ensemble l'intérieur de l'édifice, sombre, comme dans toutes les églises romanes, et d'un effet saisissant.

A l'extrémité de la grande nef, haute de 21 mètres, apparaît une large coupole décorée, au XVI^e siècle, d'une peinture qui représente le Sauveur environné des symboles des quatre Evangélistes. A droite et à gauche, s'étendent des nefs latérales, dont les deux premières ont 9 mètres de hauteur, et les deux autres 7 mètres seulement.

Les murs avaient été destinés, dans le principe, à recevoir un enduit recouvert de peintures plus ou moins riches, et celles du XVI^e siècle, que l'on voit encore dans le chœur, ont dû remplacer une décoration analogue plus ancienne. A une époque assez récente, un affreux badigeon a sali toutes les parties qui n'avaient pas été ou qui n'étaient plus décorées de peintures.

A gauche s'ouvre, dans la première nef latérale, la grande sacristie, établie dans la chapelle des *sept dormants*. C'était autrefois la prison

disciplinaire des chanoines avant leur sécularisation ; elle contenait le riche trésor de l'abbaye.

Le trésor de Saint-Sernin possédait, outre de nombreux ornements de toutes les époques, quelques objets particulièrement intéressants, tels que :

1° *L'Évangélistaire* de Charlemagne. Ses feuilles de vélin avaient été teintes en pourpre, les caractères du corps de l'ouvrage étaient en or et ceux des titres en argent. La reliure de ce manuscrit, recouverte de velours vert, avait des coins en argent, gravé avec soin, etc. A l'époque de la spoliation de Saint-Sernin, le *petit coffre d'argent doré*, qui renfermait ce livre, fut porté à la Monnaie, et le livre envoyé au dépôt des parchemins destinés à être transformés en gargousses à l'Arsenal de Toulouse. Il fut sauvé par M. de Puymaurin, déjà emprisonné et qui allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Il écrivit au comité révolutionnaire pour lui annoncer qu'il existait dans les parchemins qui allaient être détruits, un volume qui, vendu à des étrangers, produirait une très forte somme.

Le comité qui rejetait avec dédain toutes les réclamations des suspects, accueillit avec faveur l'indication de M. de Puymaurin. Un détachement de gardes nationaux alla le chercher à la prison et le conduisit au dépôt des parchemins, d'où il retira le précieux manuscrit. Celui-ci fut placé dans la bibliothèque de la ville, d'où il fut enlevé en 1811 par le maire, qui s'arrogea le droit d'en faire cadeau à l'empereur. L'évangélistaire de Charlemagne figure aujourd'hui à la bibliothèque nationale.

On montrait encore dans le trésor de Saint-Sernin plusieurs oliphants, et l'un d'eux était celui de Roland..... disait la tradition.

Enfin le fameux *camayeu* de Saint-Sernin, qu'un inventaire de 1502 décrit ainsi : « Une belle pierre précieuse, appelée Camalyeu, où y a sept personnatges de haultes figures, et eslevées avec trois ou quatre petits, et, debas icelle pierre précieuse, unze personnatges et quatre pierres à l'entour, à sçavoir deux noires, une blanche et une claire ; lequel camalyeu est bien garni d'argent avec deux montures d'argent par derrière. »

Ce monument antique avait été dans Toulouse l'objet de quelques-unes de ces légendes inventées au moyen-âge pour expliquer ce que l'on ne connaissait pas. Ainsi, Josué aurait trouvé cette pierre dans le désert ; plus tard, ce joyau avait été placé dans le temple de Jérusalem, et il s'était fendu à l'instant où le Sauveur mourait sur le Golgotha. Enfin, Charlemagne avait placé sur le ceinturon qui portait sa *Joyeuse*, cette pierre gravée, dont il aurait fait don plus tard à l'abbaye de Saint-Sernin.

On lit dans un vieil auteur : « que le Camayeul est pierre de telle im-